

JOURNAL

HELVETIQUE

O U

RECUEIL

DE

PIECES FUGITIVES

DE LITERATURE

CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.

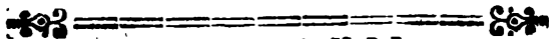
DEDIÉ AU ROI.

MARS 1757.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



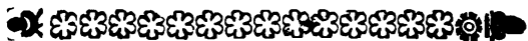
MDCCLVII.





JOURNAL HELVETIQUE,

MARS 1757.



S U I T E

De la Plainte de la Paix.

MAis il me semble dès long-tems d'entendre les frivoles excuses de ces homes, si ingénieux à se faire leur propre malheur. Nous sommes contraints, disent-ils, à prendre les armes, & c'est bien malgré nous que nous le faisons. Arrache ce masque, qui que tu fois qui tiens ce langage, & jette au loin ce fard. Consulte ta conscience : Tu trouveras que ce n'est absolument que la colère, le ressentiment, l'orgueil, l'ambition, la folie qui te font faire ce que tu fais, & non aucune nécessité; à 'moins que peût être tu ne regardes come nécessité pour toi, quand toutes tes passions ne sont pas satisfaites. A d'autres, toute cette poudre aux yeux : Dieu ne s'en laisse pas ainsi

imposer. N'est-il pourtant pas vrai, diront-ils, que nous faisons des Prières publiques & solennelles, ou à grands cris nous demandons la Paix? De quel ton ne nous y écrivions nous pas: *Done nous la Paix, ô Dieu; nous t'en supplions; exauce nous.* Mais Dieu ne pourroit-il pas très justement leur répondre: N'est-ce pas là vous moquer de moi? Vous me priez d'éloigner de vous ce que vous mêmes vous vous attirez, ce dont vous êtes les propres Auteurs. Si la moindre offense devoit toujours faire naître une Guerre, où est l'Home qui de tems en tems n'ait pas quelque sujet de plainte contre autrui? Entre Mari & Femme, que de choses à se passer réciproquement, à moins que de rompre tous les jours! Quand de pareilles difficultés surviennent entre les Princes, faut-il donc aussi tôt courir aux armes? N'a-t-on pas des Loix, n'y a-t-il pas de savans Jurisconsultes, de vénérables Evêques & Abés, qui pourroient par de sages conseils décider & terminer toutes ces difficultés? Que ne les prennent-ils pour Arbitres? Et quels si pauvres & iniques Arbitres pourroient-ils jamais prendre, qu'ils n'y trouvassent mieux leur compte que par la voie des armes? Est-il aucune Paix, si inique soit elle, qui ne soit encore plus avantageuse que la Guerre la plus

plus juste ? Comencez par bien peser tout ce que demande la Guerre , ses accompagnemens & ses suites , & vous verrez ce que vous vaudra la Paix. Le Pontife de Rome n'a-t-il pas une Autorité souveraine ? Mais lors que les Etats & les Princes se font d'impies guerres , & cela quelques années de suite , où est alors cette Autorité , la seconde néanmoins après celle de JESUS-CHRIST ? C'est bien là le cas à y avoir recours , si ces Pontifes eux mêmes n'étoient pas obsédés des mêmes passions. Qu'un Pape * provoque à la Guerre , on lui obéit. Qu'un autre Pape ** exhorte à la Paix , pourquoi ne lui obéit on pas de même ? Si l'autorité du Pontife de Rome est vraiment une autorité sacrée , il seroit bien naturel assurément , que jamais elle n'eût plus d'empire , que lors qu'il exhorte à la principale & come l'unique chose qu'a recomandé *Jésus-Christ*. Mais on manifeste assez , que le bien de l'Eglise n'a été qu'un prétexte , & que dans le fond on ne cherchoit qu'à assouvir sa propre cupidité , pour ne rien dire de plus.

Si c'est sincèrement que vous êtes las de

R 3

* *Jule II.*

** *Léon X.*

Guerres , je vous donnerai des conseils , qui pourront vous maintenir en paix & en bonne intelligence. Ce n'est point par des Alliances , des Mariages , ni des Traités qu'on rendra jamais la Paix solide & stable ; au contraire c'est souvent delà que naissent les Guerres. Il faut rémédier à la source du mal : Ce sont les Passions , uniquement , qui enfantent tous ces Troubles ; & tandis que chacun cherche à les satisfaire , l'Etat est désolé , sans que de part ni d'autre on parvienne à ce qu'on cherchoit pour soi même par de mauvaises raisons. Que les Princes deviennent sages , mais qu'ils le deviennent réellement ; qu'ils soient sages pour le bien des Peuples , & sans se chercher toujours eux mêmes ; qu'ils fassent consister la grandeur , la félicité , le pouvoir , la splendeur , dans ce qui rend véritablement grand & excellent. Qu'ils soient envers l'Etat , ce qu'un Père est envers sa famille. Qu'un Roi ne s'estime Grand , qu'autant qu'il règne sur les meilleurs Sujets ; Heureux , qu'autant qu'il les rend heureux eux mêmes ; Elevé , qu'autant qu'il comande à des gens vraiment libres ; Riche , qu'autant que son Peuple l'est ; Florissant , qu'autant que par une Paix continuelle il rend tels ses Etats.

Que les Grands & les Magistrats imitent cet esprit du Prince : Qu'ils jugent de tout

par le bien de l'Etat. C'est le plus sûr moyen de pourvoir à leur propre bonheur. Un Prince animé de cet esprit, se portera-t-il aisément à arracher des sones de ses Sujets, pour soudoyer des troupes étrangères ? Les réduira-t-il à périr de faim, pour enrichir ses Ministres, ou ses Generaux ? Exposera-t-il sans nécessité leur vie, & prodiguera-t-il ainsi leur sang ? Qu'il règne de façon à se souvenir sans cesse, qu'il est Home lui même, & qu'il règne sur des Homes ; que s'il est libre, ses Sujets le sont aussi ; & qu'enfin c'est un Chrétien qui règne sur des Chrétiens.

Que le Peuple de son côté lui accorde tout ce que demande l'utilité publique. C'est tout ce que peut exiger un bon Prince ; & quant à un méchant, que tous les Citoïens s'unissent pour s'opposer à sa cupidité. Que de part & d'autre on ne cherche point l'intérêt particulier. Qu'on honore souverainement ceux qui par leur bon caractère, leur génie, leurs talens, & leurs bons conseils auront banni la Guerre & rétabli la Paix ; ceux qui auront travaillé de tout leur pouvoir, non à acquérir sans nombre des troupes & des machines de guerre, mais à n'avoir nul besoin de tout cela : Projet admirable qui, de tant d'Empereurs, n'a été formé que par *Dioclétien* seul.

Que si dans certains cas on ne peut éviter la Guerre, qu'on la fasse de façon, à en faire retomber les maux sur ceux qui y auront donné lieu. Aujourd'hui les Princes la font en toute sûreté pour leur Personne, & sans jamais s'exposer; leurs Generaux s'en enrichissent, & il n'y a guères que les Laboureurs & le Peuple qui en essuient les défastres, eux qui n'y ont aucun intérêt, & qui n'en ont aucunement été la cause. Où est la sagesse d'un Prince, qui ne réfléchit point sur tout cela? Où est son humanité, s'il le juge indigne d'attention?

Il faut aussi chercher des moïens d'empêcher que les Etats ne changent si souvent de Maître, & ne soient come ambulans; puis que d'ordinaire tout changement dans le gouverne excite des troubles, & que ces troubles dégénèrent en Guerres réelles. Et c'est à quoi l'on parviendra aisément, si l'on exclut de tout droit de succession au trône toutes les filles des Princes qui se marient dans l'étranger; car c'est ce qui fait qu'aujourd'hui l'on voit des Princes devenir tout à coup Souverains d'Etats bien éloignés de celui où ils sont nés; & qui, pour se mettre en possession de ce nouveau Roïaume, & s'y affermir, épuisent & ruinent le leur propre.

De plus, que jamais il ne soit permis aux Princes de vendre ni d'aliéner aucune portion

de leurs Etats , come s'ils pouvoient en disposer sur le pied de Domaines privés. Car bien qu'un Roïaume reconoisse un Souverain, ce Roïaume n'en est pas moins libre pour cela , & tout Prince qui regarde ses Sujets come des Esclaves , est un vrai Tiran. Que les Princes fixent donc une bone fois entr'eux les limites de leurs Etats respectifs; & qu'ensuite aucune Afinité , Alliance , ni Traités ne puissent y apporter aucun changement. Que chacun se contente ainsi de sa portion , & travaille de son mieux à la transmettre à ses Descendans dans l'état le plus florissant. Qu'il se regarde come enrichi & devenu plus puissant , non pour avoir empiété sur ses voisins , mais par l'amélioration de ses propres Etats. De cette façon on les verra généralement tous fleurir. Que ce ne soit pas par des Alliances d'afinité , ou par des associations particulières que les Princes cherchent à s'unir entr'eux , mais par une amitié pure & sincère , & un comun empressement à travailler au bonheur du Genre-humain. Qu'enfin le Successeur du Prince soit toujours son plus proche Parent , ou celui que la pluralité des suffrages du Peuple y jugera le plus propre ; & qu'il fuisse à tous les autres de se voir au rang des Grands du Roïaume. C'est avoir l'ame vraiment

Roïale ,

Roiiale , que d'ignorer toutes ces passions propres & particulières , pour ne consulter & ne rechercher en toutes choses que la plus grande utilité publique.

Quand il s'agit de Guerres , que jamais le Prince ne consulte de jeunes gens. D'ordinaire la Guerre leur plait , par vanité de jeunesse , & parce que dans leur peu d'expérience ils ne conoissent pas les maux qu'elle entraîne à sa suite. Qu'il ne consulte pas non plus ces gens qui trouvent leur compte aux malheurs publics , qui s'en nourrissent & s'en engraisent ; mais qu'il consulte des gens murs , sages , intègres , & religieusement affectionés au bien de la Patrie. Qu'il ne se contente pas non plus ici d'un ou de deux suffrages. La Guerre une fois comencée , ne se termine pas quand on veut ; & une chose si extrême & si perilleuse ne devoit pour ainsi dire se résoudre que du consentement de toute la Nation. Il faut étoufer dès les comencemens tout ce qui pouroit allumer la Guerre ; il faut même passer certaines choses , & se dire , que des facilités & de bones manières en attireront aussi réciproquement. Quelquefois même il ne faudra pas hésiter à acheter la Paix par quelque sacrifice. Pour cet éfet il n'y a qu'à calculer les fraix immenses que cause la

Guerre, le Sang de tant de Citoiens, la ruine de tant d'autres, & tant d'autres malheurs encore qui en sont inféparables; & quelque chérement qu'on ait paru l'acheter, on trouvera toujours que c'est à bas prix, & toujours on s'en félicitera.

: Que de leur côté les Prélats, les Prêtres & tous les Ministres de la Religion soient véritablement tels; que les Religieux n'oublent point quelle est leur profession, & que les Théologiens n'enseignent & ne prêchent que des choses dignes de JESUS CHRIST. Que tous unanimément conspirent contre la Guerre; que ce soit là leur Ennemie, contre laquelle ils se récrient & fulminent sans cesse: Qu'en public & en particulier ils ne prêchent, n'exaltent, & n'inculquent jamais que la Paix. Et s'ils ne peuvent pas empêcher qu'on n'en vienne aux armes, que du moins ils ne l'autorisent pas de leur aprobation; que sur tout ils ne s'y trouvent jamais, & que jamais ils ne soient cause qu'on honore une chose si détestable & si criminelle, ou du moins si suspecte. Il doit suffire à ceux qui sont morts à l'armée, d'être ensevelis en lieu profane. Si parmi eux il se trouve des Gens de bien, qui sûrement feront en très petit nombre, cela ne les privera pas des récompenses que leur destine le Seigneur; & quant aux Méchans, qui toujours feront le plus grand nom-

bre, ils s'y complairaient d'autant moins, sachant que cet honneur leur sera refusé. Je ne parle au reste que des Guerres qui se font de Chrétiens à Chrétiens, pour des sujets frivoles, ou peut être même injustes. Car je ne pense pas de même, de celles qui se font par un simple & pieux amour de la Patrie, pour s'opposer aux incursions des Barbares, & où l'on repand son sang pour le maintien de la tranquillité publique. Au lieu qu'aujourd'hui l'on voit des trophées, teints du sang de gens pour qui JESUS a répandu le sien, placés dans les Temples, au milieu des Images des Apotres & des Martirs; come si desormais il y avoit de la gloire, non à devenir Martir, mais à faire des Martirs. Il suffiroit bien que de tels trophées fussent mis dans quelque place publique, ou dans quelque armoire; & doit on placer dans les Temples, qui devoient être si purs & si sacrés, rien qui fut souillé de sang? Mais, dit-on, n'y mettoit on pas anciennement des monumens de la victoire? Oui, mais dans des Temples consacrés aux Idoles & aux Démons, & non au vrai Dieu. Je le repete encore, que jamais les Ministres de la Religion ne se mêlent de Guerres, que pour les terminer & les dissiper. S'ils sont bien unis en ce point, si par tout on les oit inculquer la Paix, cette unani-

mité rendra leur autorité d'un grand poids.

Mais, dira-t-on, ne devoit on pas du moins faire la Guerre aux Turcs ? Il vaudroit bien mieux assurément, tâcher de les amener à la Religion de JESUS CHRIST, par des instructions, des bienfaits, & des mœurs innocentes, que par les armes. Si cependant telle est la maladie de l'esprit humain, qu'il ne puisse vivre sans guerre, ce seroit sans doute un moindre mal de l'avoir avec le Turc, que de se battre ainsi Chrétiens contre Chrétiens, & de se détruire les uns les autres. Si une charité mutuelle ne peut les unir, d'une union intime & vraiment Chrétienne, au moins ce comun Ennemi devoit le faire, de quelque autre façon que ce put être.

Enfin, c'est déjà une bone partie de la Paix, que de la désirer & de la rechercher sincèrement. Ceux qui l'ont vraiment à cœur, saisissent tout ce qui peut y acheminer ; & tout ce qui pourroit la troubler, ou y mettre obstacle, ils le dédaignent, l'écartent, ou le suportent, pour ne pas alterer un bien pour eux d'un si grand prix. Aujourd'hui, tout au rebours, on ne cherche que des semences de Guerre ; tout ce qui va à la Paix, on l'éloigne, ou on le dissimule ; & tout ce qui tend à la Guerre, on se plaît à l'exagerer & à l'envenimer. Je rougirois de rapporter ici

les niaiseries qui excitent les plus terribles tragédies, & de quelles chétives étincelles naissent les plus affreux embrasemens. On aime à se rapeller ses griefs, & à se les grossir de part & d'autre ; tandis qu'on oublie profondément tout bienfait & tout bon office ; tellement que vous jureriez qu'on prend vraiment plaisir à la Guerre. Souvent même ce sera quelque intérêt particulier des Princes, qui mettra tout l'Univers en armes ; tandis que jamais Guerre ne devoit être entreprise que pour l'intérêt public, & plus que public, s'il'on peut parler ainsi. A défaut de sujet réel de débats, on s'en forge, jusqu'à faire servir d'aliment à la division les divers noms mêmes des Pais. On voit les Grands entretenir le Peuple dans ces sottises, afin d'en tirer bon parti, & quelques Ecclésiastiques mêmes en faire autant. L'Anglois hait le François, uniquement parce qu'il est François : Il en est de même entre les Allemands & les François, & quelques autres encore. O dépravation ! Un vain mot vous divise, vous que tant de choses graves devoient unir. Vous, Anglois, vous en voulez aux François ! Mais que ne voit on plutôt en vous l'Homme bienveillant envers l'Homme, & le Chrétien envers le Chrétien ? D'où vient qu'une chose des plus frivoles a plus d'em-

pire sur vous , que tant de liens de la Nature, que tant de liens du Christianisme? Les lieux séparent les corps & non les cœurs. Autrefois le Rhin séparoit la Gaule de la Germanie; mais le Rhin ne sépare pas le Chrétien d'avec le Chrétien: Les Pirenées séparent l'Espagne d'avec la France; mais ils ne rompent point la Communion de l'Eglise: La Mer sépare l'Angleterre d'avec la France, mais elle ne rompt pas l'union de Religion (*). Saint Paul est indigné d'entendre dire parmi des Chrétiens, *Moi je suis pour Apolos: Moi pour Cephus: Et moi pour Paul*; & il ne peut souffrir que des noms respectables divisent ainsi JESUS CHRIST, qui est venu tout concilier: Et nous d'un nom de Patrie qui nous fera comun avec nos concitoyens, nous en ferons contre une autre Nation un grave sujet de lui courir sus, & de chercher à la détruire. Si dans les Procès odieux, come ceux de Divorce, le Juge ne se montre pas facile à laisser ouvrir l'action, ni à admettre toutes fortes de preuves; coment se peut il qu'ici, dans la chose de toutes la plus odieuse, on admette les raisons les plus frivoles?

(*) *Erasme* écrivoit ceci avant la Réformation de l'Angleterre.

Que ne se dit on plutôt, & n'est ce pas le vrai, que si le mot de Patrie est une raison d'union, cette Terre est la comune Patrie de tous; que si les liaisons du sang forment l'amitié, nous descendons tous de Parens comuns; & que si une même maison lie ceux qui l'habitent, l'Eglise ne fait qu'une seule & même Famille, égale & commune à tous. C'est ici qu'il seroit beau de se montrer un peu ingénieux. Vous supportez bien des choses dans un Beaufrère, uniquement parce que c'est votre Beaufrère; & vous ne voulez rien supporter en celui que la Religion même rend votre propre Frère? Vous pardonnez bien des choses à la liaison du Sang; & vous ne pardonnerez rien à celle que forme la Religion? Une chose sûre néanmoins, c'est qu'il n'est point de lien plus étroit, que celui de la fraternité Chrétienne. De plus, d'où vient ne pensez vous jamais qu'à ce qui vous a blessé? Si vous aimez la Paix, que ne vous dites vous plutôt, *Il m'a offensé en ceci; mais tant d'autres fois il m'a rendu service; & puis s'il m'a fait peine, ce sera peut être à l'instigation d'autrui.* Enfin, come on voit dans *Homère*, que les médiateurs entre *Agememnon* & *Achille*, rejettent toutes leurs brouilleries sur la Déesse *Até*: quand certaines choses ne peuvent pas s'excuser,

on devroit quelquefois les imputer à fatalité, ou, si l'on veut, à quelque mauvais génie, & en décharger les Persones dont il s'agit, pour ne pas se les rendre odieuses. A quoi bon être ingénieux pour se rendre malheureux, plutôt que pour se rendre heureux? Pourquoi être clairvoiant pour le mal plus que pour le bien? Pour peu qu'on soit sage, on examine, on réfléchit, on pèse tout, avant que d'entreprendre quelque affaire particulière. Ici, les yeux fermés & tête baissée, on se précipite soi même dans la Guerre; sans réfléchir, que dès qu'une fois elle a comencé, on n'est plus maître d'empêcher, que de petite elle ne devienne très grande; que d'une il n'en naisse plusieurs, & que de non sanglante, elle ne degénere en Guerre des plus meurtrières; sur tout dès qu'il ne s'agit pas de quelques personnes seulement, mais qu'elle interesse également tout le monde. Si le Peuple ne réfléchit guères là dessus, il n'en doit pas être ainsi du Prince & des Grands. Les Ecclesiastiques de leur côté doivent fortifier tout cela de leur mieux, & forcer les esprits à y faire attention. Tant de graves considerations, ouïes de toutes parts, s'insinueront à la fin dans les esprits & s'y maintiendront.

Vous résolvez la Guerre? Examinez premièrement ce que font en elles mêmes & la Paix & la Guerre; les biens qui accompagnent celle là, & les terribles maux que cause & entraîne celle ci; puis calculez laquelle des deux vous est la plus avantageuse. Si rien n'est plus beau qu'un Royaume florissant en tout point, Villes bien bâties, Campagnes bien cultivées, excellentes Loix, riche Commerce, culture des Arts & des Sciences, Mœurs religieuses; dites vous en vous mêmes, tout cela va être bouleversé par la Guerre. Si en échange vous avez jamais vû des Villes rasées, des Villages en mafures, des Temples brulés, des Campagnes désolées, & que cela vous ait paru un affreux spectacle, dites vous, voila le fruit de la Guerre. Si vous ne réputez pas bagatelle d'introduire dans votre Pais toute cette impie Soldatesque de Troupes foudoiées, de les entretenir à la ruine de vos Citoïens, d'en être come l'esclave, d'être réduit à les cajoler, & à leur remettre à discretion votre Personne même & votre conservation; dites vous que c'est là le fort ordinaire de la Guerre. Si vous avez en horreur les brigandages & les parricides, tout cela s'apprend à l'école de la Guerre; car coment dans l'émotion & la colère se feroit on scrupule de tuer une

seule personne, quand on se voit autorisé à massacrer tant de gens ? Si le mépris des Loix est la plus grande peste de la République, dans la Guerre elles sont réduites au silence. Si vous détestez les rapt, les vio's & les plus infames débauches, c'est encore la Guerre qui en est la maîtresse. Si l'impiété & le mépris de la Religion est une source de tout mal, dans la Guerre elle est come toute détruite. Si vous regardez come l'état le plus facheux de la République, quand les Méchans y ont tout pouvoir, c'est dans la Guerre que règnent les plus Scélerats ; & ceux que dans la Paix vous mettriez sur la rouë, dans la Guerre sont les plus nécessaires & les premiers employés. Qui sera en éfet plus propre à conduire des troupes par des routes impraticables, qu'un Brigand de profession ? Qui sera plus brave à raser des Edifices, & à piller des Temples, qu'un Voleur fait à percer les murs, & qu'un Sacrilège ? Qui sera plus ardent à fraper l'ennemi & à lui enfoncer le fer aux entrailles, qu'un Gladiateur & qu'un Parricide ? Qui sera plus habile à mettre le feu aux Villes, & à lancer les flames aux machines & aux magasins, qu'un incendiaire ? Qui redoutera aussi peu les flots & les périls de la mer, qu'un Pirate vieux routier ? En un

mot, pour voir manifestement tout ce que la Guerre a d'impie, il n'y a qu'à considérer qui sont ceux qui la gerent.

Si donc le bonheur du Prince consiste à régner sur des gens heureux, que toujours & sur toutes choses il recherche la Paix. Si la principale chose à souhaiter à un bon Prince, est, que ses Sujets soient des plus gens de bien, il doit avoir en horreur la Guerre, source de toute impiété, & vrai égout de tous les crimes. S'il fait consister ses richesses dans celles de ses Citoïens, qu'à tout prix il évite la Guerre; puis que quelque heureux qu'en puisse être le succès, elle épuise leurs facultés à tous; & que ce qu'ils ont acquis par des voies honêtes, se consume à l'entretien d'horribles Bourreaux.

Que les Princes se souviennent aussi sans cesse, que chacun se flatte dans sa propre Cause, & s'y repait des plus belles espérances. Dans l'émotion, telle Cause qui paroitra des plus justes, fera souvent des plus injustes; & l'on n'y est que trop souvent trompé. Mais supposons la Guerre la plus juste, supposons y le succès le plus favorable; comparez un peu tous les maux qu'elle a causés, avec le bien qui a pû en résulter, & vous verrez ce que vous coute la victoire. D'abord, quelle victoire sans éfusion de sang? Voila donc vos gens souillés de sang hu-

main. Considérez outre cela la ruine des bones mœurs & de la vertu ; perte publique que rien ne sauroit compenser. De plus vous épuisez vos trésors, vous réduisez vos Peuples à la misère, vous chargez les bons ; & excitez les méchans au crime, de façon que bien que la Guerre soit finie, il ne senfuit pas que ses malheureuses suites le soient pareillement. Enfin les Arts sont négligés & le Commerce est interrompu. Avant la Guerre vous jouissiez de tous les Pais limitrofes, come s'ils eussent été vôtres ; car la Paix rend tout comun : Mais pour vouloir barrer l'ennemi, combien de Pais ne vous barrez vous pas à vous mêmes ! Pour vous rendre maitres d'une petite Place, que de machines, que d'attirail, que de tentes ne vous faut-il pas ? Pour détruire une Ville réelle, il faut en ériger une aparente ; tandis qu'à moindre prix vous auriez pû en bâtir une autre, non moins réelle que celle là, & dont les murs vous auroient moins couté que de ruiner ceux-ci. Je ne parle pas de tant d'argent qui vous est soutrait, en passant par les mains de vos Exacteurs & de vos Generaux, & qui bien surement ne se monte pas à de petites somes. Tout cela si vous l'évaluez à son juste prix, vous trouverez, que pour la dixième partie vous auriez

riez fort bien pû acheter la Paix ; sinon je confens volontiers à être bannie de par tout.

Vous trouverez peut être qu'il y a peu de grandeur à ne pas vous venger de l'injure qu'on vous a faite. Mais tout au contraire, il n'est point de plus sûre marque d'un esprit bas, que de se venger. Vous croiez de ravaler vôte Majesté, si dans des démêlés avec un Prince voisin, peut-être vôte Parent, ou vôte Allié, à qui peut-être vous avez de précédentes obligations, vous veniez à vous relâcher tant soit peu de vos droits. Mais combien, au contraire; ne la ravalez vous pas, par d'indignes Ambassades chez certaines Puissances peut être non moins indignes, & par les Somes que vous leur sacrifiez come à des Dieux, pour vous les rendre favorables, & les faire entrer dans vos intérêts, en vous accordant des troupes de bandis, devant qui rien n'est sûr ni sacré, & à qui néanmoins vous confiez vôte propre Personne, avec vos Sujets, & tous leurs Biens.

Que si pour avoir paix, vous deviez vous résoudre à endurer quelque tort, gardez vous de vous dire, *Je perds tant* ; mais dites vous, *La Paix me coute tant*. Quelqu'un plus subtil me dira peut être ici, *Je le donerois de grand cœur, si la chose me concernoit*

en propre. *Mais je suis Prince ; bon gré malgré je gère la Cause publique.* A cela je réponds que tout Prince qui ne fait attention qu'au Bien public, n'entreprendra pas aisément la Guerre. L'on voit au contraire, que presque toutes les Guerres ne naissent que de choses qui n'interressent nullement les Peuples. Vous voulez acquerir tel ou tel Pais. Qu'est ce que cela fait au Peuple? Vous voulez venger le renvoi de votre Fille : Quel intérêt y a l'Etat? Bien considerer tout cela, le bien peser, y bien réfléchir, voila qui est vraiment d'un sage & grand Prince. Y en eût-il jamais de plus grand ni de plus puissant qu'*Auguste*? Qui jamais domina si fort au loin que lui? Il vouloit cependant abdiquer l'Empire, s'il eût vû quelcun à le remplacer plus utilement pour la République. N'est-ce pas encore avec raison que d'excellens Ecrivains ont loué cette belle parole d'un autre Empereur qui disoit, qu'il voudroit que ses Fils périssent, s'il se trouvoit quelcun qui pût mieux gouverner l'Etat. Si des Princes Païens ont eû de tels sentimens, coment se peut-il que des Princes Chrétiens fassent assez peu de cas d'un Peuple Chrétien aussi, pour vouloir venger ou assouvir leurs passions particulières en embraçant tout l'Univers?

Il me semble d'entendre ici les détours &

les faux fuyans de quelques uns , qui pour se justifier vous diront , que leur Personne même ne seroit pas en sureté , s'ils ne repouffoient vigoureusement les attentats des Méchans. Mais d'où vient donc , que parmi tant d'Empereurs Romains, les *Antonins* , le *Pieux* & le *Philosophe* , sont les seuls aux jours de qui l'ont n'ait pas attenté ? Preuve évidente sans doute , que personne ne règne plus sûrement , que ceux qui sont toujours prêts à abdiquer , si le bien de l'Etat le demande ; parce que ce n'est point pour eux mêmes qu'ils règnent , mais pour le Bien public uniquement.

Que si enfin rien ne vous touche , ni la voix de la Nature , ni celle de la Religion , ni la considération de tant de maux que cause la Guerre , qu'au moins l'opprobre qui en résulte au nom Chrétien , vous amène à de la concorde. La Chrétienté n'est-elle pas cette *Ville située sur une haute Montagne* , pour être come en spectacle au Ciel & à la Terre. Mais que doivent penser , que doivent dire , quels outrages ne doivent pas vomir contre *Jésus-Christ* , les Ennemis du nom Chrétien , lors qu'ils voient les Chrétiens se faire ainsi réciproquement la guerre, pour de plus frivoles sujets que ne l'auroient fait des Païens , & plus cruellement que ne le feroient les Peuples les plus barbares ?

Qui est ce en éfet qui a inventé les Bombes, & toutes ces afreufes machines de guerre ? Je l'ai déjà dit : Ne font-ce pas les Chrétiens ? Et ce qu'il y a de plus indigne, on leur donne des noms d'Apôtres, & on y grave leurs Images & celles d'autres Saints. Quelle moquerie ! Quel comble d'impiété ! Quoi, *Saint Paul*, qui ne cesse d'exhorter à la Paix, lancera lui même une Machine infernale ? Et sur qui ? Sur des Chrétiens ? Si nous fouhaitons d'amener les Mahométans à la Religion de *Jésus-Christ*, començons par devenir nous mêmes Chrétiens. Jamais les Mahométans ni les autres Infidèles ne croiront au Fils de Dieu, tandis qu'ils ne verront nulle part plus de fureur, que chez ceux qui se reclament de son nom ; bien que ce soit là tout ce qu'il a eû le plus en horeur.

Homère, tout Païen, qu'il fut, s'étone de voir les Homes se raffasier des choses mêmes les plus agréables, du fommeil, du manger, du boire, de la danse, de la musique, tandis qu'on les voit infatiables de Guerres, malgré tous les maux qui en réfultent. Combien cela ne se trouve-t-il pas encore plus vrai, à le dire des Chrétiens, des Chrétiens dis-je, à qui le feul nom de Guerre devoit être en horeur ? *Rome*, cette ancienne Guerrière si acharnée, vit néanmoins quelquefois fermé fon Temple de *Janus*. Comment, donc est-il

possible, que chez vous, Chrétiens, on ne voie jamais d'entière interruption de Guerres? De quel front osez vous prêcher JESUS aux Infidèles, JESUS, l'Auteur de la Paix, tandis que vous mêmes vivez entre vous dans des divisions & des guerres perpétuelles? Quel redoublement d'acharnement toutes vos brouilleries ne doivent-elles pas exciter dans les Turcs contre vous? Car rien n'est plus facile que de se rendre maître de gens divisés. Voulez vous leur être formidables: Soïez unis. Pourquoi prenez vous plaisir à vous envier à vous mêmes toutes les douceurs de la vie présente, & à vous priver de la félicité de celle qui est à venir? La vie humaine est par elle même sujette à tant de maux. L'amitié & l'union enlève ce que ces maux ont de plus facheux, par les bons offices, les secours & les consolations mutuelles. Et s'il survient quelque bien, l'amitié & l'union non seulement le rendent plus doux & plus agréable, mais elles le multiplient en quelque sorte, par la part qu'on en fait à ses Amis, ou par la joie qu'ils nous en témoignent.

Mais considérez de plus, combien sont frivoles & périssables toutes ces choses qui vous animent si fort, & sur tout combien tôt elles seront perdues pour vous. La

Mort

Mort vous menace tous ; pour tous elle est à la porte , pour le Roi come pour le plus chétif de ses Sujets. Un miserable vermisseau , qui dans peu sera réduit en fumier , a-t-il bone grace d'exciter tant de vacarmes. Outre cela , vous touchez à l'éternité. A quoi bon se trémousser ainsi pour de vaines ombres , come si cette vie étoit éternelle ? O que ceux là sont malheureux , qui ne croient ni n'espèrent cette félicité réservée aux Ames pieuses ! Et que ceux là sont impudens , qui se flatent d'y parvenir au sortir de leurs Guerres ; puis qu'elle ne consistera principalement cette Félicité que dans une inéfabable communion des Esprits bien heureux ; lors que s'accomplira pleinement ce que *Jésus* , sur le point de mourir , demanda si instamment à son Père , *qu'ils fussent unis entr'eux , come Dieu son Père l'étoit avec lui*. Comment pourriez vous être propres à cette parfaite union , ne vous en occupant point du tout ? Come d'infame garnement on ne devient pas tout à coup Ange ; d'Home à guerres & à massacres , on ne devient pas tout à coup non plus un compagnon des Apôtres & des Martirs.

Ah , c'est assez & trop de sang Chrétien répandu , si c'est peu de dire de sang humain ! C'est assez de vos fureurs à vous entredétruire ! C'est assez de victimes im-

molées aux Furies infernales ! Toute cette Tragédie dont vous rapaissez les Turcs n'a que trop duré ! Que tant de maux que vous attirent vos Guerres depuis si long-tems , vous 'amenent enfin à pénitence ! Imputez au moins à fatalité toutes vos précédentes fureurs. Faites vous un plaisir de ce dont autrefois des Païens s'en sont fait un ; je veux dire , d'oublier tout le passé. Travaillez de formais en commun à établir entre vous la Paix ; non une Paix d'étoupes , mais une Paix durable come le diamant , & que jamais rien ne puisse rompre.

PRINCES, c'est à vous que je m'adresse, vous du bon plaisir de qui dépendent principalement les choses humaines , & qui êtes sur cette Terre come les Représentans de JESUS , le Roi des Rois ! Reconnoissez la voix de vôtre Roi, qui vous apelle à la Paix, & dites vous que tout l'Univers lassé de tant & de si long maux , vous en conjure également. Si quelcun de vous a encore quelque grief, il est juste d'en faire un sacrifice au bonheur general. Il s'agit d'une chose trop importante , pour que des bagatelles doivent la retarder,

Je m'adresse parcillemeut à vous , Théologiens , Prêtres sacrés , Ministres de la Religion ! Travaillez de tout vôtre possible

à porter les Homes à ce que vous savez être ce qu'il y a de plus agréable à Dieu, & à les détourner de ce qui lui est le plus odieux. Prêchez l'Évangile de la Paix ; ne faites retentir en tout lieu que la Paix. Et vous Evêques, & vous tous qui êtes élevés aux premières Dignités de l'Église, faites valoir votre autorité pour ferrer cette Paix de nœuds éternels.

Vous Grands & Magistrats, qui occupez les premières Places de l'État, aidez de toute votre bone volonté les sages desseins des Rois, & la piété des Pontifes.

Je m'adresse enfin à vous indifferemment, vous tous qui vous nommez Chrétiens ! Conspirez tous d'un commun accord au même but. C'est ici, c'est ici que vous devez montrer tout ce que peut l'union de la multitude, contre la tyrannie des Puissans. Concourez ici tous ensemble à l'envi par tous vos Conseils. Qu'une éternelle concorde unisse ceux que la Nature, & plus encore JESUS CHRIST a liés par tant de nœuds. Que chacun travaille, à efforts communs, à ce qui doit faire le bonheur de tous également.

Tout vous y invite : Les sentimens de la Nature, &, pour ainsi dire l'Humanité elle même : Mais sur tout JESUS CHRIST, le

le Prince & l'Auteur de toute félicité humaine. Joignez à cela tant d'avantages que procure la Paix, & tant de calamités que cause la Guerre. Outre cela la plus grande partie du Peuple a la Guerre en horreur, & demande à mains jointes la Paix. Il n'y en a qu'un très petit nombre qui souhaitent la Guerre; gens impies au point de chercher leur bonheur dans les malheurs publics. Faut il que leur méchanceté prévale sur les bones intentions & les désirs de tout ce qu'il y a de gens de bien. Jugez en vous mêmes.

Jusqu'ici, come vous voiez, vous n'avez rien gagné ni par des Traitez, ni par des Mariages, ni par la Force, ni par la Vengeance. Faites autrement, & voiez si vous n'avanceriez pas plus par de la douceur, & par des bienfaits. La Guerre ne produit que la Guerre, & toute Vengeance en attire une nouvelle. Travaillez désormais par des amitiés à vous en procurer de réciproques. Que vos bienfaits soient une invitation à pareil retour, & qu'on regarde come le caractère le plus Roïal, celui qui se relachera le plus de ses droits. Jusqu'ici tout le savoir faire humain a eu un pauvre succès: Mais J E S U S lui même fera prosperer de pieux desseins; desseins qu'il verra formés d'après lui! &

sous ses auspices. Il vous favorisera, & donera d'heureux succès à des gens qui ne respireront que ce qu'il a le plus respiré lui même. Que toujours l'utilité publique l'emporte donc sur tout intérêt particulier. Toujours on y trouve richement son compte. Les Princes ne régnant que sur des Sujets vertueux & heureux, régissant par les Loix, plutôt que par les armes, leur Règne en sera plus auguste; les Grands se verront une plus grande & plus vraie Dignité; les Ministres de la Religion, plus de repos & de tranquillité; le Peuple, outre plus de tranquillité, plus d'abondance & de prospérité; & le Nom Chrétien deviendra formidable aux Ennemis de la Croix. Enfin vous vous ferez tous en general & chacun en particulier chers & aimables les uns aux autres; & ce qui plus que tout cela doit vous toucher, vous ferez aimez de JESUS CHRIST dont l'amour est la souveraine félicité même





L'ABEILLE LITERAIRE.

VIII. ESSAI.

LA PROVIDENCE.

(On continue de l'examiner dans l'ordre physique.)

Magnum narras , vix credibile. Vous me racontes de grandes merveilles ; mais sont elles croiables ?

HORAT. L. I. SAT. IX.

Oui , mon cher *Céladon* , la Main de Dieu a répandu de grandes merveilles sur son Ouvrage. Quelle profusion ! Quelle puissance que rien ne lasse ! Tout y est simple ; mais tout y est fécond en éfets utiles. Il ne fut jamais dessein , ni si étendu , ni mieux suivi , ni plus majestueux. Ajoutons quelques traits aux Caractères généraux que j'ai déjà fait briller à vos yeux.

Regardés un instant ces Voûtes immenses , qui nous servent come de Toit. Que de Corps lumineux l'Architecte suprême n'y a-t'il pas atachés ! Soit que dès qu'il parle , ils se hatent tous d'aller où il les envoie , & répondent en tremblant *nous voici* ; soit qu'il

ait réglé leurs périodes, par les Loix immuables; tout se trouve également en preuves de sa Divinité.

Quelle régularité de mouvemens dans ces Corps célestes! Leurs révolutions sont si certaines, que nous les dévançons dans leur course, que nous déterminons leur route & leur progrès pour un long espace de Siècles. On prédit à point nommé les Eclipses; ces Phénomènes ne nous annoncent plus de malheurs: Ils ne sont plus terribles pour nous. Le Calcul sur cet article est si précis, qu'on ne se trompe pas d'une minute.

Le Soleil fait où il doit se lever, & où il doit se coucher chaque jour. Je l'atens & jamais il ne manque: Tantôt il s'éloigne de nous, & tantôt il s'en approche. C'est ainsi, qu'il change les Saisons: Ce sont les degrés différens de sa chaleur bienfaisante, qui font ou éclore les Fleurs, ou jaunir les Moissons, ou meurir les Fruits. Il anime, il féconde, il vivifie la Nature. Quelle est la main qui le conduit ainsi d'une façon aussi constante que salutaire?

La Lune, emblème de l'inconstance, & cependant toujours régulière dans ses Inégalités, répand une Lumière sombre, mais douce, qui diminue les ténèbres de la nuit.

Si l'on en croit l'Hypothèse très probable des *Fontenelles*, cette Planète a, come la Terre, ses Habitans : Elle est un Monde.

Quoi ! si je vois de loin voguer un Navire, je juge que l'art du Pilote en dirige le cours : Si j'aperçois une Montre, j'avoüe que l'art marqua les Heures sur son *Quadran*, & en voyant les Astres tourner si régulièrement autour de nous, je ne m'écrierois pas que c'est une Raison infailible, excellente & divine qui les règle. Nier que tant de Prodiges partent d'un Esprit, ce seroit prouver qu'on en est soi même dépourvû.

Quelle prodigieuse variété de Créatures ailées peuple les airs ! J'oublie le Concert mélodieux de leurs musiques, ces sons différens, mais tous harmonieux & ravissans, que les Homes ne savent pas imiter : J'ometts l'or, l'azur & les nuances de leurs plumages, pour admirer leur industrie à faire leurs Nids. Ils les préparent tous à tems : Ils en conoissent la figure & les proportions : Ils savent en couvrir le fonds de matières plus douces que le Duvet & le Coton : Ils s'arrachent dans le besoin des Plumes de l'Estomac, pour garnir ces Berceaux de leurs Petits. L'un porte son Nid sur les plus hautes branches des Arbres, dans les Fueillages les plus épais ; & l'autre sur le bord des Eaux : Ce-
lui

Ici-ci le place au milieu des Champs; & celui-là choisit nos Maisons. Il emploie à nos yeux le ciment & le mortier, & semble nous dire: *Regardés moi, & m'admirez.* Ils n'ont presque tous que leur Bec pour instrument, & ils travaillent avec un art inimitable. Chaque espèce d'Oiseaux a une forme marquée pour son nid, & ne se sert que des mêmes Matériaux pour le construire: Dans tous les Pais, dans tous les âges, ce sont les mêmes dimensions. A la vûe du Nid, on juge de l'Oiseau auquel il appartient.

Que d'observations aussi curieuses qu'utiles n'aurois je point à faire, sur leur façon de faire éclore les Oeufs, de couvrir leurs Petits, de les nourrir, & de les instruire? Mais ce détail seroit immense. Qu'on me 'passe encore une dernière réflexion.

Vous le savés, *Céladon*, les Hirondelles (je me restreins à celles-ci, parce que ce spectacle vous est familier) passent l'Eté avec nous, & dès que l'Hiver approche, elles vont dans des climats plus chauds. N'avez vous jamais examiné vers le tems du départ, le Conseil qu'elles tiennent sur le penchant de nos Toits? Toute leur petite République s'assemble. On diroit que les anciennes parlent aux plus jeunes du long voyage qu'elles vont faire; qu'elles leur promet-

tent de les ramener avec les Zéphirs dans leur chère patrie ; qu'elles les informent de tout. Le jour fixé pour le départ est-il arrivé, il n'en paroît plus. Elles traversent des Mers d'une vaste étendue, & dans ce trajet, elles n'ont pas, come les Homes, besoin d'une Bouffole pour se diriger. L'Été revient-il, il les retrouve déjà dans les mêmes lieux, qui les ont vû naitre.

Que de nouveaux motifs d'admiration, la *Terre* ne nous ofre-t-elle pas à son tour ! Ici c'est l'Abeille, qui fait couler dans tous les réservoirs de sa Ruche un miel exquis, pûr & sans mélange. Là c'est la prévoiante Fourmi, qui travaille avec un activité infatigable pendant l'Été, pour remplir ses Magazins. Ailleurs c'est le Ver à soie, qui se renferme dans une espèce de Tombeau, qui s'y consume pour nous filer une Soie brillante, égale & magnifique.

D'un autre côté je découvre des Animaux, qui nous fournissent des Ruisseaux de lait, que la main de l'Home charge de mille fardeaux, qui font croitre leur laine pour lui ; qui se dressent come il lui plait, qui sont dociles à son ordre, à son moindre mouvement.

Quelle innombrable variété de Plantes, de Fleurs, de Semences, de Fruits ? Tout m'étonne ; tout me ravit dans la Nature. Partout la Divinité y est empreinte ; partout

j'y rencontre des traces sensibles d'une *Providence*. O ! Nature, Nature ! Inépuisable Trésor de la Sagesse infinie de mon Dieu ! Dois-je être surpris qu'il renvoie l'Imprudent aux Oiseaux de passage, pour apprendre à discerner les tems ; le Paresseux à la Fourmi ; l'ingrat au Bœuf & à l'Ane reconnoissant des soins qu'on prend d'eux ; & l'Homme en général à l'étude des Créatures ! Qu'une telle étude est satisfaisante pour un Esprit bien né ! De quelles innocentes délices n'inonde-t-elle pas le cœur. Incrédules, obstinés à ne pas reconnoître un Dieu, dont toute la nature parle & rétentit, endormés vous dans le tendre sein de la *Providence*, pleins de songes trompeurs, & d'illusions criminelles : Pour moi je veux suivre ses démarches partout ; je veux la contempler & l'adorer.

Vous partagés mes justes transports *Céladon* & vous vous écriés *Magnum narras*: Que de merveilles. L'impie au contraire ose demander si elles sont croiables ? *Vix credibile*. Il fait plus ; il en ataque la réalité : Réfutons le.

„ A quoi servent, disent-ils d'abord,
 „ ces hautes chaines de Montagnes, qu'on
 „ rencontre partout, vaines excrescences ;
 „ qui ne sont sur la Terre que pour être
 „ éternellement couvertes de neiges & de

„ frimats ; Terrain inculte , que l'Homme
 „ ne peut habiter. . . . Pourquoi encore un
 „ si grand nombre de Mers ? Leur étendue
 „ surpasse celle des continens ? Des Lacs ,
 „ des Etangs , des Fleuves , des Marais !
 „ On ne voit partout que de l'Eau. Tant
 „ de superfluités n'annoncent sans contredit
 „ qu'un Ouvrage à peine ébauché , mal
 „ conçu , mal exécuté ! On doit rai-
 „ soner de même sur l'inutilité des Insectes.
 Une des grandes Règles de Logique pour
 bien raisonner , c'est de s'élever du simple au
 composé , du plus connu à ce qui l'est moins.
 Je m'en tiens à ce Principe, pour réfuter tou-
 tes les frivoles subtilités de l'*Epicurien*.

Les Montagnes & les Mers sont inutiles ;
 c'est son principe ; donc l'Univers n'est pas
 l'Ouvrage d'un Dieu ; c'est la Conséquence
 qu'il en tire. Les Montagnes sont inutiles
 c. a d. qu'il en ignore l'utilité ; & cependant
 il a assez de confiance , pour vouloir par son
 ignorance même éfacier tous les caractères
 de la Providence, qu'on remarque dans l'U-
 nivers. Je ne demande qu'une chose : Est-
 il plus certain , ou l'est il moins , que les
 Montagnes ne servent à rien, qu'il n'est évi-
 dent que l'Univers est l'Ouvrage d'un Dieu ?
 S'il est moins certain , l'*Epicurien* pêche con-
 tre les Règles de Logique , ou si l'on veut,
 son Principe est moins décidé que sa Consé-

quence : S'il soutient au contraire qu'il est plus certain ; qu'il nous en donne la preuve.

Je n'ai jamais vû de Montre. On m'en présente une ; je l'examine. Quelques unes de ses parties me frappent ; d'autres me paroissent hors d'œuvre. Si je conclus : *Telle Roïe , tel Mouvement , me paroissent inutiles ; donc cette machine n'a pas été combinée par un Artiste intelligent ; c'est un pur effet du Hazard* : On me répondroit , & on auroit raison ; non , vôtre ignorance ne peut pas ici vous servir de Principe ; mais dites plutôt : „ Je conois l'utilité de plusieurs des „ parties de cette Montre , donc ces autres „ doivent aussi avoir leur usage. . . . J'en dis tout autant à l'*Epicurien*.

On reprend que l'*Epicurien* ne doute pas si les Montagnes sont inutiles ou non , mais qu'il assure positivement qu'elles le sont.

Où ne conduit point une aveugle crédulité ? Quoi ! N'est ce pas assés de s'apuiier sur l'incertain , sans vouloir encore fonder sa cause sur le faux. Que l'Enemi de la Providence écoute donc nos Naturalistes ; ils lui apprendront que les Montagnes sont les limites naturelles & la défense des divers Etats ; qu'elles produisent dans la nature une variété agréable & qui soulage la vûe ; qu'il y croit des Plantes , des Arbres , des

Herbes , des Racines ; qu'elles nourrissent des Oiseaux, des Insectes , d'autres animaux ; que c'est dans le sein des Montagnes , où se fait la génération des Minéraux & des Métaux ; que s'il falloit arracher ces Trésors du fond de nos Plaines , ce seroit un travail immense , qu'il faudroit épuiser les Eaux , les dessécher , creuser de tous côtés , opérations impossibles. Ils lui demanderont enfin , s'il réduit la Terre entière , en Pays plat & uni , où se formeront les sources ? D'où naîtront les Rivières ? Pourquoi n'en trouve-t-on point l'origine dans les Plaines ? Contemplés , lui diront-ils , ces Montagnes d'un œil un peu philosophique , & vous conviendrés bientôt qu'elles sont autant d'Alambics qui vous distillent des Eaux salutaires , qui condensent les vapeurs , & que c'est enfin cette distillation précieuse , qui nous donne des Rivières. Il est donc faux , que les Montagnes soient inutiles dans la nature. Je passe aux Mers.

Que prétend l'Epicurien en avançant que Dieu auroit dû diminuer les Mers , pour donner plus d'étendue à la Terre ? Veut il dire que la Terre est trop petite pour ses Habitans ! mais n'avons nous pas des vastes contrées sans cultivatures , de grands Pays habités ? Entend il que Dieu en étendant le Domaine des Homes , auroit pû

alors en créer un plus grand nombre ? Mais que fait contre la Providence le nombre plus ou moins grand des Créatures ? Quand nous soutenons qu'une Providence règle tout, nous n'entendons par ce tout, que ce qui existe, & non pas ce qui pourroit exister. Croit il enfin que la Terre, agrandie par la suppression d'une partie des Mers, auroit plus de perfections qu'elle n'en a ? Mais la Raison nous dicte que l'Etre Suprême jouit d'une pleine Liberté dans ses œuvres extérieures, & nous prouverons dans la suite, que Dieu ne peut pas faire une Créature parfaite en tout sens.

Enfin pour peu qu'on soit Physicien, on conçoit que la Terre perdrait beaucoup dans le plan de l'*Epicurien*. On ne peut retrancher la moitié des Mers, sans retrancher aussi la moitié des vapeurs qui sortent de ces Mers. Si l'on retranche la moitié des vapeurs, c'en est fait aussi de la moitié de nos Rivières, qui procèdent de ces vapeurs. Or je demande si nous avons trop de Rivières, pour suppléer aux besoins de la Terre, pour faciliter nôtre Commerce ? Pourquoi depuis un Siècle a-t-on donc creusé tant de nouveaux Canaux, avec des fraix immenses ? Ce n'est pas tout, l'*Epicurien* en nous ôtant la moitié de nos Rivières, étend la Terre. Alors que d'a-

rides Déserts ! Que de Païs où l'on mourra de soif ! Que de fâcheux inconviens ! Non,

*Garò n'est point entré
Au Conseil de celui que prêche son Curé.*

LA FONTAINE.

Garò a toujours déraisonné ; *Garò* déraisonnera toujours.

Quelle Contradiction ! Tantôt l'Epicurien veut agrandir la Terre, & tantôt limiter le nombre des Créatures : Il en trouve d'inutiles, mais toutes ces espèces d'animaux, que l'esprit humain n'a pas encore pû découvrir, ces végétaux dont nous ne conoitrons jamais toutes les propriétés, ne manifestent ils donc pas les richesses infinies de la Providence ? Oui je l'avoüe, si l'Univers ne m'ofroit rien de mystérieux, j'aurois des idées moins sublimes de son Auteur. D'ailleurs combien ne découvre-t-on pas tous les jours de nouvelles propriétés dans le plus vil Insecte ? Nous avons en ce genre renchéri sur nos Pères, & sans doute que les Générations futures renchériront sur nous.

L'Epicurien poursuit. „ Vous ne voulés
„ pas m'acorder qu'il y a quelque chose
„ d'inutile dans le Monde, & vous êtes
„ forcé d'avoüer, qu'il s'y trouve des Créa-
„ tures nuisibles, pernicieuses, malfaisan-

tes. Je ne les nomme pas ; on les conoit, on les redoute affés.

Supofons qu'il y ait des Animaux effentiellement dangereux pour l'Home, qu'en réfulte t il ? Quoi cet immense & magnifique Ouvrage a-t-il donc été fabriqué précifément pour l'Home, & pour lui feul ? Je n'en crois rien.

Nous déteftons le Serpent, la Chenille, les Sauterelles. Mais le Paon & les Cigognes ne s'en nourrissent ils pas ? L'Araignée n'est elle pas un morceau friand & délicieux pour nos volailles ? Nos favans Médecins ne changent ils pas en spécifiques admirables le Poifon même ?

Outre cela, dequoi nous plaignons nous ? Les Scorpions, les Serpens &c. viennent ils nous déclarer la Guerre ? Ne fuient ils pas à nôtre aspect ? Ne les irrités point & l'expérience vous convaincra, qu'ils ne font pas faits pour ataquier l'Home.

Cependant, reprend on, l'Histoire nous fournit des Exemples du contraire. Je le veux ; mais ce font alors des fléaux dont Dieu fe fert come nous le dirons dans l'ordre *moral*.

„ Non, dira quelque autre, je ne concevrai jamais que Dieu puiſſe gouverner l'Univers. La Mer a moins de grains de fable & le Monde entier moins d'a-

„ mes, qu'il n'y a chez les Homes seuls
 „ de pensées, de projets, d'intrigues dans
 „ le même instant. C'est un flux & reflux
 „ de mouvemens oposés les uns aux au-
 „ tres, vous donés en vérité trop de soins
 „ à vôtre Dieu.

C'est come s'il disoit „ Je ne conois pas
 „ coment la Providence peut veiller sur
 „ chacune de ses Créatures ; *donc elle ne
 „ le peut pas.*

Je ne conois pas coment la matière,
 unique dans son espèce, prend des figures
 si variées ! Fleur, elle exhale une odeur
 exquise ; Soleil elle éclaire & féconde l'U-
 nivers ; Ruisseau elle coule dans nos Prai-
 rîes. En un mot elle est par tout la mê-
 me & par tout différente d'elle même.
 Tout cele passe une Sphère aussi bornée
 que la mienne ; je ne conçois pas coment
 il arrive ; donc la chose est impossible.
 Quel Paradoxe !

Un jour *Socrate* dévelopoit à l'incrédul-
 le *Aristodème*, quelques uns de ces caractè-
 res lumineux, qui nous montrent la Pro-
 vidence : L'*Epicurien* poussé à bout, ne pût
 que repondre, *mais je ne le vois point dans
 l'Univers, ce Dieu dont vous parlés tant ;
 Socrate s'écria, vous ne voïés pas dans vô-
 tre Corps, cette Ame qui en règle tous les
 mouvemens ; elle n'y est donc pas ?*

Où ces vains subterfuges de l'incrédulité n'annonce que trop une cause désespérée. Dites à un Villageois simple & grossier : Il existe des Homes qui savent tout à la fois domter l'Océan, mesurer le cours des Astres, rendre raison de tous les âges qui se sont écoulés, fixer les lieux les plus éloignés dans leurs positions véritables, & si par hazard ce Païsan répond, *Je ne le conçois pas, donc cela est faux*; en sera-t-il moins vrai qu'il existe des Genies nés pour réussir en tout, des mains également habiles à manier le Pinceau des *Raphaëls*, le Compas d'*Archimede*, & les Lunettes de *Gassendi*; des Homes enfin Historiens, Poëtes, Musiciens, Politiques &c. Appliqués le trait.

Suposés un Génie infini : Il sera dès lors supérieur à tous les embarras. Rien n'épuisera son activité, autrement il seroit fini. Or c'est une vérité démontrée, que Dieu est infini en tout. Exagerés, amplifiés donc tous les soins qu'exige le gouvernement du Monde; faites plus, soutenez les infinis, & avoués ensuite que la puissance, la sagesse, & toutes les facultés de Dieu étant de même infinies, sont plus que suffisantes, pour conduire & diriger tout.

Minora Dii negligunt, continue l'*Epicu-*

rien. „ Quoi, cette Majesté Suprême se
 „ mettroit en peine du Champ, des Vi-
 „ gnes, des Bestiaux du Païsan; de la
 „ Grêle, des Plüies, & d'autres pareilles
 „ minuties? Ouvrés ici les livres de plu-
 „ sieurs de vos Partisans. Coment raiso-
 „ nent ils. *Charger la Providence du soin*
 „ *des moindres bagatelles, ce seroit, disent*
 „ *ils, la rendre distraite, laborieuse, inquiète,*
 „ *& en doner une idée desavantageuse; ce*
 „ *seroit blesser la bienséance que de la forcer*
 „ *à tout ce qu'il y a de plus vil; ce seroit*
 „ *enfin lui imputer les erreurs & les bévües*
 „ *de la nature.* Touchés de ces difficultés
 „ réelles, ils ont imaginé je ne fais quel
 „ Agent chimérique, simple & intelli gen
 „ auquel ils confient l'œconomie présente
 „ de l'Univers, sous le nom de NATURE
 „ PLASTIQUE.

„ Tout cela ne justifie que trop mon
 „ Objection!

Je répons 1^o. que cette Nature *plastique*
 est un Etre assés semblable aux Vertus, aux
 Qualités ocultes, qui n'ont plus la vogue,
 que Dieu étant nécessairement présent par
 tout, malgré ces Agens subordonnés, ne se-
 roit pas moins le Spectateur de ce qu'ils
 nomment bas & abject; que si la matière
 fait obéir à ces Etres *plastiques*, elle peut
 de même obéir aux Loix immuables de son

Auteur. Il est certain qu'elle est indifférente, ou pour le mouvement, ou pour le repos, pour une figure, plutôt que pour une autre; l'Homme cependant fait la déterminer: L'Horloger par exemple fait des Pendules, qui vont des mois entiers; & Dieu ne se feroit pas obéir? Je l'avoüe; je ne trouve aucune raison d'admettre cette *Nature plastique*.

2°. Mais quand ce Sentiment seroit vrai, il ne fait rien contre nous. Que la Providence préside à l'Univers par elle même, on par des Causes secondes, revêtues à dessein des qualités nécessaires pour cela, c'est toujours la Providence & non le hazard.

Il n'est rien de vil pour elle: Sa Puissance a produit une nombreuse Famille d'Etres de toute espèce: Sa Bonté doit les conserver. Créer des objets & les regarder ensuite come indignes de ses soins, ce seroit un caprice, & Dieu en est exempt.

Que l'*Epicurien* prenne un Microscope, & il découvrira dans le plus petit objet mille merveilles, qu'il ne conoissoit pas. Trouver dans un Ciron des Membres organisés, des Muscles, des Nerfs, des Veines, des Arteres, du Sang. Trouver

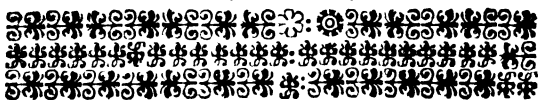
une infinité de parties , dans un tout infiniment petit, que de miracles !

Encore un coup mon cher *Celadon*, adorons la Providence, & nous écrivons dans un juste transport, que ses œuvres sont en grand nombre, qu'elle les a toutes faites , qu'elles les conserve toutes avec sagesse.

LAUSANNE.



SUITE



S U I T E

Du Discours , sur cette Question , *le Bonheur est-il plus commun chez les Grands que chez les Petits.*

LA peinture que nous avons fait ci devant , de ces Etres qui semblent le rebut de la Nature & le jouet du Sort , est trop contraire à l'idée de la félicité , pour la chercher dans une misère si excessive. Si l'on y goûte encore quelques satisfactions , elles sont en trop petit nombre & trop passagères, pour contrebalancer des désagrémens aussi réels & aussi durables , que ceux auxquels on y est exposé ; j'en dis autant de l'esclavage , ou d'une sujettion qui ôteroit à l'Home presque tout usage de sa liberté naturelle.

Mais on peut être dans une position moins défavantageuse que celle-ci, quoi qu'au dessous de la médiocrité. Suposons un Home qui ne possède rien ou très peu de chose , mais qui n'a point de Dettes , qui vit du produit d'un travail assidu , qui ne lui procure qu'avec peine & bien difficilement les choses les plus nécessaires ; & qui , sans être indé-

pendant , n'est point assujetti à un pouvoir arbitraire ou tirannique : Telle est à peu près la situation de la plus grande partie des Paysans , des Manœuvres , & même de quelques Artisans. Pour éviter toute confusion, j'appellerai ces Gens là *Pauvres* ; & restreindrai par là la signification d'un mot , dont on se forme ordinairement des idées fort vagues. Après cette Définition il s'agit d'examiner , quel jugement on doit en porter.

1°. Si la Pauvreté , ainsi définie , est un mal , je le crois beaucoup moins grand qu'on ne l'imagine , pour un homme qui ne s'est jamais vû dans une condition différente. Acoutumé aux inconvéniens qui en font une suite , il les trouve d'autant plus supportables , qu'il les ressent moins vivement , & que son Corps se forme par l'habitude à ce genre de vie , quel que dût qu'il paroisse.

2°. Bien loin que sa constitution en soit altérée , il est sujet à moins de maladies & d'infirmités , & jouit d'une santé plus ferme & plus constante , que ceux qui passent leur vie dans l'abondance ou dans la mollesse. Je n'avance rien ici , qui ne soit confirmé par l'expérience. Si l'on voit dans les Villages moins de Gens riches ou aisés que dans les Villes , on y en trouve aussi plus de robustes & de vigoureux.

3°. Mais

3°. Mais si la Santé, le plus grand de tous les biens, est autant & plus le partage du Pauvre que du Riche, il en est d'autres auxquels il ne participe pas moins; le plaisir de manger & celui de boire, les douceurs du repos & du sommeil, celles qui résultent du comerce & de l'union des deux Sexes; voilà tout autant d'avantages que l'on peut goûter dans le Hameau, come dans les Cités les plus florissantes, dans une Chaumière, come dans le Palais le plus magnifique.

4°. Que dis-je? Au sein de la pauvreté on doit en jouir avec d'autant plus de voluptés, qu'on en jouit plus rarement; & que les désagrémens dont ils sont précédés, en font d'autant mieux sentir tout le prix. Un Païsan dans le jour le plus chaud de l'Année aura vaqué presque sans relâche aux travaux les plus pénibles; le déclin du jour l'oblige de discontinuer; la faim, la soif, la lassitude le sollicitent à se rendre dans sa Cabane. Son premier soin en y arrivant, est de satisfaire à des besoins si pressans. Les mets qu'il y trouve inspireroient du dégoût & de la répugnance à ceux qui, vivant dans l'inaction & dans la sensualité recourent incessamment au secours de l'art, pour flater agréablement leurs palais; mais s'il faut a de

telles gens tant de préparatifs & tant d'aprets; l'appétit du Pauvre, supplée bien au défaut d'affaisonnement, & lui procure une satisfaction que le Cuisinier le plus expert est incapable de faire goûter. Il n'a que de l'eau pour apaiser sa soif, mais il avale ce breuvage avec autant de plaisir qu'un Grand peut en avoir à boire les Vins les plus délicieux. Ce repas fini ses fatigues l'invitent à prendre du repos. Pour cela un peu de paille lui suffit & lui tient lieu de ces meubles que la mollesse a inventé pour dormir plus voluptueusement. Là, sans s'embarasser de l'avenir, il goûte les douceurs d'un Sommeil tranquille & non interrompu jusqu'à ce que le lever de l'Aurore le rappelle à de nouvelles occupations. N'enviériez vous pas son bonheur, Grands de la Terre, dans ces instans où l'esprit rempli de projets, de soucis, d'inquiétudes, vous appellés vainement *Morphée* à votre secours; ou lorsque vous éprouvés dans le Sommeil un trouble, une agitation, qui vous rendent autant & plus malheureux que vous ne l'étiés en veillant?

5°. Si le Pauvre, sans cesser de l'être, goûte cependant une certaine portion de félicité; un changement de situation, quelque peu considérable qu'on le suppose, l'affectera d'autant plus vivement, que les douceurs
 ~ ~ ~ lui procurera, auront pour lui tous les

charmes de la nouveauté. Faisons le passer, non dans l'abondance, car dans une révolution si frapante, il ne se reconoitroit plus & regrèteroit peut être sa première condition, mais dans un état aprochant de la médiocrité. Qu'il devienne Propriétaire d'une petite Some, au moien de laquelle, & d'un travail moins soutenu, il puisse fournir à tous ses besoins : Quelle impression ne fera pas sur lui, ce secours inattendu ? La joie d'un Home, qui de la médiocrité, parviendroit à la fortune la plus brillante, est-elle comparable à la sienne ?

Il paroît par ce que je viens de dire, que, non seulement le Pauvre n'est pas aussi malheureux qu'on le pense, mais que son sort est à tout prendre, préférable à celui d'un Grand. Les inconvéniens auxquels le premier est exposé deviennent chaque jour plus légers, pendant que ses plaisirs conservent toute leur vivacité. Le second au contraire à toujours les mêmes désagrémens, & voit afoiblir chaque jour ses sentimens agréables. L'un dans une Vie extrêmement laborieuse acquiert des forces & de la santé ; l'autre dans le sein de la volupté & de la mollesse se voit privé de ces avantages. Le Pauvre manque de bien des choses, mais ses desirs sont fort bornés : Le Grand possède beaucoup ;

& n'en est pas plus content. Un genre de Vie uniforme, quel qu'il soit, porte le dégoût & l'ennui chez celui-ci; le Pauvre trouve dans une même position, à peu près le même degré de bonheur. Enfin un changement tant soit peu favorable est pour l'un un accroissement considérable de félicité, pendant que pour l'autre, le moindre revers est un coup acablant.

Mais dira-t-on, comment concilier la Félicité avec l'état obscur du Pauvre, avec le mépris auquel il est exposé, avec la dépendance dans laquelle il vit? Quel Rôle jouë-t-il dans le Monde? A peine fait on qu'il existe, ou si l'on parle de lui, c'est dans des termes à exprimer le peu de cas qu'on en fait. Sans crédit, sans soutien, sans appui, il est souvent en butte aux injustices, aux mauvais traitemens de ceux qui sont au dessus de lui. Ses Vertus sont rarement récompensées, ses Vices sont ordinairement punis. N'est il pas impossible, dans une condition aussi abjecte, de s'aquerir de la réputation, & de se fraier une route à la gloire? Ses actions les plus belles, les plus louables, restent ensevelies dans l'oubli, pendant que la Renommée publie en tous lieux celles d'un Grand, quoique souvent moins dignes d'éloge. A l'égard de la distinction qu'on acquiert par

les conoissances & par le favior, pourroit il y prétendre sans le secours de l'Éducation, avantage précieux dont on peut jouir dans les autres conditions, mais dont on est privé dans celle ci ?

Ne le dissimulons pas, ces objections sont spécieuses, mais sont elles sans réplique ? Est ce une position si facheuse, que cette obscurité qui nous dérobe en quelque manière à la Vüe des autres Homes, & qui les empêche de fixer sur nous leurs regards ? Le jugement qu'on porte de nous, nous rend il différens de ce que nous sommes, & fust il de paroître heureux pour l'être en éfet ? N'avons nous pas vû, en parlant des Grands, qu'on peut jouër sur le Théâtre du Monde un Role très beau & très brillant, aux yeux des Spectateurs, mais très désagréable & très fatigant pour l'Acteur.

Ce mépris, que l'on redoute si fort, est il un mal beaucoup plus réel lors qu'on n'a rien fait qui nous en rende digne, & qu'il n'a sa Source que dans l'orgueil de nos semblables ? L'opinion des autres Homes n'inflüe sur nôtre bonheur, qu'autant que nous le voulons bien. Quelqu'un, qui se mettroit peu en peine de la manière dont on penseroit sur son compte,

n'en feroit pas plus malheureux, quelque idée défavorable qu'on eut de lui. D'ailleurs come l'impreffion que fait le mépris est ordinairement proportionnée au plus ou moins d'amour propre de celui qui en est l'objet, le Pauvre y fera-t-il si sensible, lui qui a toujours vécu dans la bassesse & dans l'humiliation? Au lieu que la vanité d'un Grand, acoutumé à être flaté & respecté, doit être blessée par la plus légère ofense. Un rien, la plus petite mortification, le moindre manque d'égarde, fera autant & plus d'effet sur lui que l'outrage le plus sanglant, dans une Condition moins relevée.

Répondons en peu de mots, aux autres objections, & voïons si elles ont autant de force qu'on le prétend. Dans la Pauvreté je l'avoüe, il est assés difficile de se défendre contre les mauvais procédés des autres Homes; mais n'est ce pas un des écueils, plutôt qu'un des privilèges de la Grandeur, que cette facilité qu'on y a d'opprimer le foible? Un Grand, qui comet une injustice, n'est il pas plus malheureux que le Pauvre qui y est exposé? Le vrai bonheur est il compatible avec le crime? Les Vices du Pauvre sont ordinairement punis, motif puissant pour veiller sur sa conduite; ses Vertus sont ignorées, elles n'ont pas, come celles d'un Grand, des

admirateurs , des Panégirites ; mais ne trouve-t-il pas dans lui même & dans le témoignage d'une bone Conscience , une satisfaction supérieure à celle qui peut naître de l'estime ou de l'aprobation des autres Homes ? Il n'est pas recompensé dans cette Vie , mais n'a-t-il pas lieu d'espérer de l'être dans une œconomie où toutes les actions des Homes paroîtront à découvert. Son esprit sans culture & dénué des secours de l'Education , n'a pû aquérir ces conoissances & ces lumières , qui distinguent dans le monde ceux qui les possèdent ; mais peut il regretter des avantages , dont il se forme à peine une idée ? Sufisamment ocupé par ses travaux ordinaires , il n'examine rien , il n'aprofondit rien : Au fond en est il plus à plaindre ? La Science est souvent acompagnée de doutes & d'incertitudes , dont il est parfaitement exempt ; il en est plus tranquile , moins agité ; son nom périra avec lui , mais il n'a jamais aspiré à cette brillante chimère qu'on apelle réputation , & n'a jamais été possédé de la noble ambition de vivre après le trépas au Temple de Mémoire.

Des réflexions que je viens de faire sur la Pauvreté , & de celle que j'ai fait ci devant sur la Grandeur , il résulte que dans le premier de ces états , le bonheur

est autant & plus comun que dans le dernier; & come il se trouve plus fréquemment encore dans la Médiocrité, il s'ensuit par une conséquence bien claire, qu'il est plus rare chés les Grands que chés les Petits. Cependant (& c'est ce qui mérite bien d'être observé); le bonheur n'est ataché à aucune Condition à l'exclusion des autres: Il n'en est point, où l'on ne puisse être heureux ou malheureux, suivant les circonstances ou les dispositions dans lesquelles on se trouve. Qu'un Home, par exemple, soit privé de la Santé; quelle que soit d'ailleurs sa position, ne sera-t-il pas misérable? Est il rien qui puisse le dédommager d'un bien aussi précieux? Un autre est placé dans la Médiocrité, état si propre à faire des heureux, mais au lieu de jouir de ses avantages, il envie ceux d'une condition plus relevée: Possédé par l'Ambition ou par l'Avarice, il brule du desir de parvenir aux honeurs, ou d'acquies des richesses. Un cœur agité par des Passions aussi violentes est il fait pour goûter le bonheur?

Un Home auroit assés de force & de vigueur, pour soutenir des travaux, dont le produit seroit suffisant pour sa Subsistance, mais dominé par la paresse, il forme le dessein de se procurer par des voies criminelles,

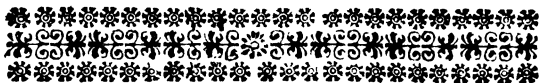
ce qu'il pourroit gagner légitimement. Une Vie laborieuse lui est à charge , il veut se mettre tout d'un coup à son aise , en s'emparant du bien d'autrui ; il a recours au larcin , quelquefois même au meurtre , pour exécuter ses odieux projets ; mais il est découvert & reçoit la punition de ses forfaits , ou s'il échape au Glaive de la Justice , sa situation n'en est pas moins triste : En proie aux craintes & aux alarmes , il ne jouit d'aucun repos : Tourmenté par les reproches de sa Conscience déchiré par les remords , il est lui même son propre Boureau & ne retire d'autres fruits de ses crimes, que le trouble & l'amertume. Je pourrois citer d'autres exemples , qui prouvent que le plus souvent les Homes ne sont malheureux, que par leur propre faute ; mais ce que j'ai dit suffit pour faire voir , que l'on se forme des idées très fausses du bonheur , en le faisant dépendre de la Condition plus ou moins avantageuse où l'on est placé. Le plus sûr moyen d'être heureux , c'est de modérer ses desirs & de régler sa façon de penser , & sa conduite , d'une manière correspondante à l'état où nous nous rencontrons.

*Possédons sans fierté , subissons sans murmure
Le Sort que nous a fait l'Auteur de la Nature.*

VOLTAIRE.

Que les Voies de cet Etre adorables sont différentes de nos pensées ! Si ceux que nous imaginons être heureux ou malheureux l'étoient en effet ; si le bonheur étoit attaché à la possession des Richesses , & des Grandeurs , & le malheur à leur privation ; l'Etre suprême auroit marqué une partialité, une prédilection indignes de ses Souveraines Perfections. Mais si tous les Homes Grands & Petits, Riches & Pauvres, peuvent prétendre à une portion de félicité, ces objections contre la Providence, s'évanouissent, & font place à des sentimens d'admiration, pour ce Père tendre, qui donne indistinctement à ses Enfans des preuves de son Amour, & des témoignages de sa Bonté. Enfin si l'on porte un œil attentif, sur les divers états de la Vie, on verra qu'il n'en est point où les Biens ne soient entremêlés de maux ; ce seroit donc en vain qu'on chercheroit ici bas, une félicité parfaite, qui ne se trouvera jamais, que dans la comunion de ce Dieu, *dont la face est un rassasiement de joie, & à la droite duquel il y a des plaisirs pour jamais.*

I. F. D*****.



E S S A I

Sur cette Question, proposée par l'Académie de *Bezançon*, pour l'année 1757.
Pourquoi dans la Société a-t-on comunement plus d'indulgence pour les Vices, que pour les Ridicules ?

Ai-je assés de Vertus pour lui trouver des Vices ?

LE Vers qu'on a mis à la tête de cet Essai fournit la première Réponse qu'on peut faire à cette Question. Les Hommes ont intérêt d'être indulgens pour les Vices, parce qu'ils ne peuvent les condamner sévèrement sans se condamner eux mêmes : En éfet quel est l'Homme qui en soit éxemt ? On ne corrige guères un Vice que par un autre ; on n'est pas avare, parce qu'on est ambitieux, & que l'Avarice nuirait à nos projets, & à nôtre élévation : On n'est pas voluptueux, parce qu'on est avare, & que l'Âme, toute ocupée du desir & de la recherche des Richesses, ne peut se tourner du côté des Plaisirs, & s'amuser à leur poursuite.

Les Vices d'ailleurs, entrent, pour ainsi dire

fi dire , dans le Commerce des Homes * , & ils ont pour eux de l'indulgence , parce qu'ils en profitent. Le Luxe & la Prodigalité , par exemple , leur font utiles : De magnifiques Palais s'élèvent d'un côté , sous leurs yeux ; de l'autre des Campagnes riantes forment une décoration agréable , & semblent être faites pour le plaisir de la vüe ; *Valère* en fait les fraix ; l'Argent circule , & les Arts se perfectionnent. Voilà les fruits du Luxe. L'Amour des Plaisirs lie *Damis* à *Emilie*. L'amour les unit avec des Chaines de Fleurs : C'est *Télemaque* dans l'Isle de *Calypso*. Séduit par la Volupté , il devoit trouver bien *ridicule* la Morale austère de *Mentor* : Mais il seroit *ridicule* qu'une Nimphe-fit les avances ; aussi cela n'est-il pas en usage ; on veut faire acheter les délices de

* Les Homes rient les uns des autres , & se donent réciproquement la Comedie ; c'est ce qui fait que le *ridicule* les offense moins que les Vices. Quel ridicule dit l'un de calculer des sômes & d'entasser des trésors dont on ne fait aucun usage ! Quel ridicule dit l'autre de consumer sa Vie à forger des Romans philosophiques , ou à mesurer des Mers & cadancer des Périodes. Mais il n'est pas de plus grande sottise , que de se piquer , ou se chagriner des sottises du Monde ?

l'amour par des refus atirans , & une feinte colère. On prête au Vice même les charmes de la Bienfiance.

Voulés vous voir les mauvais éfets du ridicule : Considerés *Orgon*. Il regarde *Valère* & *Damis* avec indignation , & d'un air rebarbatif. Ces Palais & ces Jardins délicieux excitent fes foupirs & fes gémissemens. *Que d'Argent perdu* , s'écrie-t-il ! *Que de Luxe & de Moleffe ! Un Sybaride plongé dans l'Indolence* , & qu'une Feuille de Rose repliée empêche de dormir , est-il digne de veiller & de vivre !
O tems à Mœurs.

Que de misères , & de persiflage ! *Damis* & *Valère* sourient malignement à l'ouïe de cette chagrine & mordante déclamation , & tournent en ridicule le vieux *Orgon*. Les Spectateurs eux mêmes se rangent de leur parti , & deviennent leurs Complices. Cela est très naturel. Leurs Vices plaissent , parce qu'on y peut trouver quelque avantage , ou qu'ils sont assortis aux nôtres , & que leur goût flate nos inclinations. Il semble d'ailleurs que le nombre des Coupables diminue leurs fautes , & les justifie en quelque sorte , aux yeux du Public.

Si Quelqu'un a le Courage de s'écarter du chemin battu , ne croïés pas qu'on l'honore du titre de sage. On aimera mieux attribuer cet éloignement pour les Voluptés , à

son impuissance, ou à sa Misantropie, & on se fera, de cette singularité, un droit pour le tourner en *ridicule*.

Un Home riche, ou de qualité, qui veut décider sur les Sciences ou les Beaux Arts, sans les avoir cultivés, se fait tourner en *ridicule*, par les Savans, ou les Ouvriers. On rapporte qu'un grand Prince examinant l'Atelier d'un Peintre, & raisonnant mal sur la beauté & le prix de ses Tableaux, le Peintre lui dit, *Ne voies vous pas que mes Apprentifs se moquent de vous !*

Démophon Home ignorant & rustique veut paroître sur le Théâtre, & jouer un grand rôle, lui qui est à peine capable du plus petit. Il se fait tourner en *ridicule*,

Les Homes se rendent assez justice dans le fond de leur Conscience, pour convenir qu'ils ne sont pas exemts de Défauts ou de Vices; mais chacun se flate de pouvoir échapper au *ridicule*: Ainsi on s'imagine pouvoir l'ataquer impunément. Les Vices sont l'ouvrage des Passions, & qui peut résister à ce Torrent impétueux? Mais avec un peu d'attention, & quelque usage du Monde, on croit pouvoir éviter le *Ridicule*, qui n'est qu'une chose oposée aux manières, & aux usages reçus: On ne s'en défie pas assez: Il a donc falu lui oposer une barrière qu'il n'osa franchir; mais quelle est cette barrière?

La Mode , ou le Caprice l'étende , ou la referre , à leur gré. Autre tems , autres Mœurs. Ce qui n'étoit pas *ridicule* , il y a cent ans , l'est devenu aujourd'hui. Qui oseroit parler & s'habiller , come faisoient nos bons Aieux * ? Leurs Barbes longues & vénérables nous paroistroient bien *ridicules* , & que ne dirions nous pas des Coëfures à 3. étages de nos grands Méres , & du jargon de nos Ancêtres ? Certainement , tout cela fourniroit beau jeu à nos railleries ; cependant tout cela paroissoit fort raisonnable , lorsque la Mode , ou la Coutume l'autorisoient. Mais la Raison perdra toûjours son procès , devant le Tribunal du Caprice , ou des Pré-

X

* Il y a deux fortes de ridicule , l'un est dans le fond , l'autre est dans la forme. Il est dans le fond , lorsque ce que l'on fait ou ce qu'on dit choque la droite raison ; telle étoit l'Idolatrie des Païens. Il est dans la forme , ou l'extérieur , quand on s'habille d'une manière extraordinaire ou qu'on se fert d'expressions basses , grossières ou inusitées , ou lorsque dans des conjonctures importantes , on s'amuse à des bagatelles , c'est ainsi que CHARLES VII. se fit tourner en ridicule , s'amusant à doner des bals , lors qu'il auroit dû penser à se defendre.

jugés. Par exemple , il y a 300. Ans , qu'on traitoit de *ridicule* l'opinion qu'il y a des Antipodes ; cependant il n'y a rien de plus certain.

Peut-être que ce qui fait qu'on a plus d'indulgence pour les *Vices* que pour les *Ridicules*, c'est que celui-ci fournit à la malignité des Homes une nourriture plus fine & plus délicate , au lieu que le *Vice* est trop abject , & trop grossier , pour leur servir d'aliment. Ce qui fait encore qu'on a moins d'indulgence pour les *Ridicules* que pour les *Vices* c'est que ceux-ci sont condamnés par les Loix , & cette défense paroît suffisante pour les réprimer , au lieu que le *Ridicule* étant arbitraire , & n'étant soumis à aucunes règles, il n'y a que la crainte du mépris & de la honte , qui puisse lui prescrire des bornes. Comme il blesse nos usages , il choque par là même notre Amour propre , qui exige que tout se plie à notre goût , & à notre penchant *.

* Nos opinions , nos Mœurs & nos Coutumes ne sont pas la règle du vrai , de l'honête , & du juste. Dix a douze Persones acréditées & habiles peuvent mettre à la Mode ce qui est peu raisonnable. Ainsi ce seroit tirer une fausse consequence que de dire *telle chose n'est pas selon nos usages , donc elle est mauvaise*. Un *Siamois* ou un *Hottentot* , qui viendroit en *Europe* , trouveroit quelques unes de nos coutumes bien ridicules.

On peut paroître *ridicule* par des inclinations innocentes pour des bagatelles ; surtout, lorsqu'on est destiné à de grandes choses. Un Magistrat qui cultive avec trop d'attachement des Fleurs, ou des Oiseaux ; un General d'Armée, qui dans le tems qu'il est appelé à combattre, s'amuseroit à la Musique, à la Poésie, ou à la Peinture, pourroit être taxé de *ridicule*. *Alexandre* chantant & raisonnant de la Musique, en présence de son Père *Philippe*, Tu devrois, lui dit-il, avoir honte d'en parler & de chanter si bien. Le même *Philippe*, voulant juger des Tableaux d'un grand Peintre auquel il sembloit donner des leçons : Dieu vous préserve, Seigneur, lui dit-il, de savoir cet Art mieux que moi. On se moquoit de l'Empereur *Domitien* qui s'amusoit à prendre des Mouches.

On peut encore paroître ridicule par des qualités estimables, & par une Vertu trop austère. *Caton*, étoit tourné en ridicule par des Romains délicats & voluptueux. Il en fut de même du vertueux & respectable *Sully*, ce Favori de *Henri IV.* lorsqu'il fut appelé à la Cour de *Louis XIII.* son Fils. Voiant de jeunes Courtisans, qui se moquoient de lui, lorsque le Roi vôtre Père, lui dit-il, me faisoit venir en Conseil, il avoit soin d'éloigner les Baladins, & les petits Maitres. Come il y a de la justesse & de la pénétration d'es-

prit à saisir le *ridicule* là où il est , il y a peut-être du *ridicule* , à le trouver où il n'est pas. Il seroit par exemple *ridicule* de railler quelqu'un sur sa Profession , sur son âge , sur des Défauts corporels , ou sur son Nom. Je ne sai s'il est vrai que *Despréaux* ait dit au Cardinal de *Janson* ; vous devriés vous faire appeller *Jean farine* ; & non pas *Janson*, parce que le *Son* vaut moins que la *Farine* , & cela en réponse au Cardinal , qui lui avoit dit, qu'il devoit se faire nommer *Boivin* , & non pas *Boileau* , parce que le *Vin* valoit mieux que l'*Eau*. Il est certain que *Balzac*, étant en dispute avec le Père *Goulu* , ne le railla jamais sur son nom ; plus poli que le Poète *Gacon* , qui eût la grossièreté d'essayer de tourner en *ridicule* le fameux *la Motte*, parce qu'il étoit presque Aveugle , & l'Abé *Terrasson* parce qu'il étoit bossu. Des Persones qui ont quelque délicatesse ne feront jamais ces fautes , parce que le *ridicule* retombe sur eux.

Rien n'est plus injuste , que d'avoir plus d'indulgence pour les *Vices* que pour le *ridicule*. Les *Vices* corrompent le Cœur , afoiblissent l'Esprit & renversent l'ordre de la Société ; au lieu que le *Ridicule* est quelque chose de si subtil , & de si léger qu'on ne peut presque dire , en quoi il consiste : Passés

un Fleuve ou une Montagne, le *ridicule* disparoit ; car ce qui paroît *ridicule* à une Nation semble fort raisonnable à une autre. Les usages ne sont pas les mêmes à *Siam* qu'à *Paris*, & à *Madrid*, qu'à *Londres*.

Que dis je ! Une simple distraction, une révérence mal faite ou de mauvaise grace, un air timide & embarrassé, en voilà assez pour paroître *ridicule* ; c'est ainsi qu'un Savant, un home d'esprit qui manque d'usage du Monde, peut doner la Comédie à un sot. On juge des Homes par l'extérieur, & l'on est la dupe des apparences. Quelqu'un disoit à ce sujet, que ce ne sont pas cependant les Plantes qui ont le plus d'odeur, & le plus d'éclat qui sont les plus utiles. Mais un Home sage ne doit pas négliger les dehors pour plaire & éviter le *ridicule* ; il faut que les Talens & les Vertus prennent une forme agréable ; il faut savoir saisir les bienséances de chaque état, de chaque Age, & de chaque Condition, & conformer sa conduite & ses discours sur cette règle. Il y a des Persones chés qui tout est assorti, & s'arrange sans effort. Ils ont dans le Cœur & dans l'Esprit un ordre naturel, qui coule de source ; leurs actions sont conformes à leurs paroles, & celles-ci à leurs pensées. C'est

ainsi que les Poètes ont publié que les pierres se rangeoient, d'elles mêmes, au son harmonieux de la Lyre d'*Orphée*.

D'autres Persones se rendent ridicules avec du savoir & du mérite, par la grossièreté de leurs manières & de leurs discours. Ce sont des Diamans bruts, qui ne sont point travaillés, des Masses d'or qui n'étant pas réduites en monnoie ni en œuvre, ne peuvent entrer dans le Commerce. Se servir de termes suranés, ou inusités, se plaire à soutenir des paradoxes, grossir les plus petits objets, & noircir ce qui n'est pas criminel, contredire & censurer le Genre humain, c'est être *ridicule*.

La crainte du *ridicule* a son usage ; c'est un frein qu'on ne doit pas mépriser ; il nous renferme dans les bornes de ce qui est permis & légitime, & nous éloigne de tout ce qui peut flétrir nôtre innocence, & nôtre réputation. Je n'en fournirai que cette preuve. Qu'une Femme soit infidèle à son Epoux par coquetterie, ou par cette espèce d'instinct que la Raison & la Religion combattent, mais qu'elles ne peuvent pas toujours vaincre, la crainte du *ridicule* oblige le Mari à veiller sur les Mœurs & la Conduite de sa Femme, mais sans faire éclater ses soupçons & sa jalousie. Cette crainte du *ridicule* lui impose un sage silence, par là il évite un

scandale public. Il ménage l'honneur de sa Famille, & celui de son Epouse, lors même quelle cesse de le respecter.

Mais il faut aussi prendre garde de ne pas pousser trop loin la crainte du *ridicule*, parce qu'elle peut nous rendre timide pour le bien, come pour le mal; elle nous asservit à des Coutumes mauvaises ou du moins bizarres; & de peur de prendre des routes nouvelles, on s'éloigne de celles de la Vertu, ou de la Vérité.

On ne doit pas craindre le reproche de nouveauté, quand on observe ce qu'inspirent le goût & les bienfécances. C'est ainsi que Mrs. de *Beaufobre* & l'*Enfant* emploierent le *vous* au lieu du *toi* dans leur Version du Nouveau Testament, malgré les Censures de Mr. *Dartis* *, leur Adversaire, qui

X 4

tâcha

Mr. *Dartis* pour autoriser son opinion, cite *Amiot* qui dans sa traduction de *P'utarque* a toujours employé le *toi*, mais *Amiot* vivoit sous le règne de *Charles IX.* il y a plus de deux cent ans. L'usage & le génie de nôtre Langue ont bien changé depuis lors. Come il seroit ridicule de s'habiller ainsi qu'on le faisoit dans ce tems là, il ne le seroit pas moins de parler & d'écrire de la même manière.

tâcha de les tourner en *ridicule*, & qui s'oposa aigrement à cette nouveauté. Après tout, on n'a peut-être pas tort, de tourner en ridicule le *vous*, il est trop respectueux & blesse l'égalité naturelle. Voiés les Enfans & les Sauvages, qui devroient être nos Modèles, s'avisent-ils de *vouzaier*, ceux même qu'ils respectent le plus? Pourquoi ne pas suivre leur exemple, & ramener l'antique simplicité. Point de façons ni de formalités; rompons toutes les barrières qui séparent les Homes, & rapprochons le Sceptre de la Houlette! Osons secouer un joug incomode, qui est le monument d'un esclavage cruel & honteux! Brisons les fers qui tiennent dans la servitude des Gens nés pour la Liberté! Renversons ces fiers Colosses que l'Orgueil a élevé sur les ruines de l'ancienne Egalité, & puisque les Sciences sont d'accord avec les Loix & les Magistrats, pour nous prescrire l'ordre & la subordination, ne respectons pas cette foible digue, renversons aussi les Autels de *Minerve*, & brulons tous ces Livres, qui sont les instrumens de nôtre servitude.

On dira peut être qu'on se bat ici contre des Monstres & des Chimères, que personne n'a jamais soutenu un *Paradoxe*, si absurde & si ridicule; qu'un tel système se

se détruit de lui même , & ne peut entrer dans la Tête & dans l'Esprit d'un Auteur judicieux & éclairé ; que c'est tout au plus un Roman ingénieux , inventé pour montrer jusqu'où une Imagination riche & féconde peut soutenir & apuier une fable , en lui prêtant les couleurs de la vraisemblance ; si l'on décide ainsi , on se trompe ; il me seroit facile de lever les doutes qu'on peut avoir à ce sujet , & de fournir mes preuves en citant un Auteur célèbre , couronné par une Academie*.

O douce , ô aimable égalité , quand régneras tu sur tous les Homes & pourquoi ton Empire n'est il pas aussi étendu que nos désirs ? On se tourne en ridicule , parce que nos mœurs sont trop corrompues,

* Par tout , dit cet illustre Ecrivain , par tout on sacrifie à l'Autel de la Frivolité , crainte d'être immolé sur celui du Ridicule. Nos Prêtres sont devenus galans , nos Sénateurs damerets. Nos Philosophes , qui devoient guérir ces misères s'en sont rendus les Panégiristes. Les Grands oppriment , dépouillent , écrasent les autres de haute lute , & défendent l'abus de leur puissance , par leur puissance même. Je trouverois bien grand celui qui auroit le courage d'imiter le brave *Mucius*.

pues , & nos usages trop mauvais pour simpatifer avec ton innocence. Aïons le courage de braver les Vents , & de passer les Mers , pour prendre des leçons des Sauvages ; ils se nourrissent de Légumes & de Fruits , & s'abreuvent d'une Eau pure , puisée dans un clair Ruiffeau : A l'exemple de *Diogene* , ils jettent leurs Gobelets dans la Rivière , come un meuble inutile , puisque leur Main leur suffit pour boire : Ils jettent aussi dans la Mer ces Richesses perfides & funestes , les instrumens de nos Vices & de nos maux , & ils sont plus riches de ce qu'ils possèdent , que pauvres de ce qu'ils n'ont pas. Ils ne craignent ni le froid , ni l'intemperie des Saisons ; la Nature a fait tous les fraix de leurs habillemens. Un Sauvage disoit à un François , qui étoit tout surpris qu'il allat tout nud ; *Imagine toi que nous somes tout Visage*. Ils ne craignent point qu'un Incendie , une Tempête , ou une Banqueroute frauduleuse leur enlèvent leur bien. Ils n'ont jamais entendu la voix barbare de l'Exacteur , & un Juge ignorant ou peu équitable , n'a jamais apuié de son suffrage , les pièges que l'Intérêt tendoit à leur droiture & à leur bone foi. Ils vivent tranquiles & heureux dans le sein de la Paix & de l'Innocence. Sans Trésors ,
sans

fans Dignités, fans Loix, & fans Magistrats; mais auffi fans Sciences, & fans Arts. Et pourquoi les rechercher? Ils ne font qu'accroître nos Misères, en augmentant nos foudis & nos besoins.

Heureufe fiteuation; féjour fortuné, où l'on manque à la vérité de tout, mais où l'on eft maître de fa vie & de celle des autres. La communauté des Biens y eft établie; car ce qui n'appartient proprement à Perfone, doit appartenir à tout le Monde; tout ce qu'il y a à craindre, c'eft que la force ne s'arroe la meilleure part; la communauté des Femmes y eft auffi établie, car il ne fauroit y avoir du Crime, là où il n'y a ni Loi ni défenfe. Mais, dira t'on, préférer l'Ignorance au favoir, c'eft préférer les ténèbres à la Lumière. Oui; mais il y a des Gens qui fe plaiſent à fermer les yeux pour ne pas voir le jour*.

* Les Partifans zélés de l'Egalité n'en ſentent pas les abus & les conféquences. Par exemple un Auteur eſtimable ſoutient, que le fameux *Mucius Scevola*, Citoïen Romain, qui tâcha de poignarder le Roi *Porſenna* qui aſſiégeoit Rome, fit une bone action. *Judith* qui tua *Holopherne*, pour délivrer ſa Patrie, n'en fit pas une mauvaife. L'amour de la Liberté & de l'Egalité peut mener à des Conféquences très dangereuſes.



SUR L'INEGALITE

Des Conditions.

II. PARTIE.

JE n'ai fatisfait encore , qu'à la première moitié de mon Plan ; les Pauvres sentent & reconoissent , qu'ils n'ont pas raison de murmurer sur leur Condition , ni d'envier celle des Riches ; mais , qu'on rétablisse , disent-ils , dans la Société , cette première égalité qu'il a dû nécessairement y avoir dans son origine.

C'est à cette réquisition , que je dois répondre dans cette seconde Partie. Pour cet éfet , je tâcherai de démontrer combien peu de certitude , on a sur la réelle existence de cette égalité parfaite de Biens , & combien au contraire on est fondé à en douter. Il n'y a , pour s'en convaincre, qu'à remonter à ces premiers tems , qui ont formé l'enfance du monde , & auxquels on a doné le nom d'âge d'or. Il est naturel , s'il y a jamais eu de parfaite égalité dans la Société , d'en placer le tems à cette Epoque , préférablement à toute autre.

Nous

• Nous ne trouverons pas , j'en conviens, une disparité bien sensible , dans la fortune des premiers Habitans du monde , mais nous y en remarquerons cependant assez , pour nôtre but.

Voions d'abord ce qui , dans ces premiers tems , pouvoit porter le nom de richesses & de biens : C'étoit sans doute les Fruits de la Terre & les Animaux domestiques. Il est naturel de croire qu'alors chaque Famille en étoit suffisamment partagée.

Mais come les Péres de Famille étoient chacun Maître & Souverain dans la sienne, & que ces Péres étoient des Homes , c'est à dire , des Etres qui se laissoient prévenir & subjuguier par ce qui frapoit leur esprit ou leur cœur , il est naturel de penser , que l'un , sensible à la joye de la naissance d'un Fils , qui le premier l'avoit rendu Père, songea a le distinguer parmi ses Fréres , par une portion plus considerable dans ses biens, & par une autorité plus grande dans sa Famille.

Un autre , plus atentif aux intèrèts d'une Fille tendrement chérie , qu'il vouloit établir , se crût obligé d'assûrer ses droits & d'augmenter ses avantages.

De ces différentes vûes & d'autres semblables , naquirent differens degrez de richesse & d'opulence.

A mesure que chaque Famille croissoit par la naissance des Enfans & par la multiplicité des alliances , leur Domaine s'éten-
doit. Plus une Famille étoit nombreuse , plus aussi elle étoit riche ; plus il se trou-
voit de Bras pour cultiver la Terre , plus aussi elle produisoit à ses Cultivateurs ; Or ,
come il n'est pas à présumer que le nombre d'Enfans fût le même dans toutes les Famil-
les , on doit en conclurre , que cette diffé-
rence entraînoit avec elle celle des biens.

Les Animaux domestiques non plus ne prospéroient sans doute pas tous égale-
ment dans ces différentes Familles. Les propriétaires auxquels il en périssoit le
moins , ou qui avoient le bonheur d'en
voir la multiplication la plus heureuse ,
avoient par là même un revenu plus con-
sidérable , que ceux qui nétoient pas au-
tant favorisez de la Fortune.

• Ceux de ces premiers Homes qui surpas-
soient leurs voisins en industrie , en apli-
cation & assiduité au travail , ou en force
& vigueur de tempéramment , retiroient plus
aussi de cette Terre , qui faisoit la princi-
pale de leurs richesses , que ceux qui leur
cèdoient à ces divers égards.

Les plus paresseux , ou ceux qui étoient
les plus malheureux dans leurs entreprises ,
regardoient déjà sans doute alors avec en-

vie , ceux qui avoient le plus d'adresse ou de bonheur ; motif suffisant pour déterminer ceux-ci à redoubler leurs efforts , pour l'augmentation de leurs biens , & à en regarder la privation ou la diminution come quelque chose d'affligeant.

Si de cette enfance du monde , où il est le plus naturel de fixer le règne de l'égalité de biens , & où cependant il ne s'en trouve pas plus que dans le Siècle où nous vivons , nous descendons au tems où les Homes comencèrent à former des Sociétez , ce qui ne dût pas arriver fort tard , nous n'en trouverons pas davantage , quel qu'ait même pû être le motif , qui a porté les homes a quitter la forme du gouvernement paternel , pour s'unir ensemble & établir des Sociétez plus grandes , l'inégalité dans les biens se remarquera toujourns dans l'exécution.

Si , come on se l'imagine assez comunément , il y a dans l'ame de l'Home une inclination naturelle pour la Société , & que ce soit de cette inclination , fondée sur l'amitié que les Homes se portent mutuellement , qu'elle s'est formée , il suit assez naturellement de là , que pour plus heureuse exécution de ce dessein , on choisit pour gouverner ces Corps , ceux que l'on croit surpasser les autres en prudence &

en mérite. Pour relever l'éclat de leur dignité & pour les mettre mieux en état de se consacrer tout entiers au bien public, on leur acorda des tributs , ou des plus grosses portions.

Ceux qui s'étoient ainsi unis , dans le dessein d'aller chercher de nouvelles demeures , élurent des Chefs pour les conduire dans leurs voyages , & pour avoir la direction de la distribution & du partage des Terres, qu'ils venoient occuper. Un espace de tems un peu long , passé dans l'exercice de ces emplois , leur attiroit sans doute de la considération & des égards , de la part de ceux qui les y avoient élevé , qui satisfaits de leur régie , leur en témoignoit aparemment leur reconnoissance par des présens & des attentions , qui ne pouvoient manquer de réjaillir sur les personnes qui appartenoient à ces Chefs , soit par les liens du sang , soit par ceux de l'amitié.

Des présens, joints aux Biens propres de ces Gouverneurs, les mettoient bientôt en état de surpasser leurs Compatriotes, autant par la Fortune , qu'ils leur étoient déjà supérieurs par les Dignitez. Des Mariages opulens contribuèrent encore à les enrichir , en réunissant les biens de deux ou de plusieurs Familles , & ils étoient sans doute dans le cas d'en pouvoir contracter,

par l'estime & le respect qu'on avoit pour eux.

Veut-on attribuer la formation des Sociétez à la crainte, ainsi que quelques uns l'ont avancé ? L'égalité de Biens n'y gagnera rien. En suivant ce Système, le cœur de l'Home aimant l'indépendance, je veux dire, la faculté de vivre come il l'entend, ne seroit jamais entré dans l'obligation de faire mille choses désagréables & de sacrifier même ses biens & sa vie, toutes les fois que son Souverain l'ordoneroit, s'il n'eût vû que cela étoit nécessaire, pour éviter un plus grand mal, savoir, le péril d'être perpétuellement pillé & assassiné : Or cette raison ne fait-elle pas voir qu'il y avoit de l'inégalité dans les Biens ? Pourquoi auroit-on craint les vols & les meurtres, si on n'avoit pas eû des richesses, qui faisoient un sujet d'inquiétude pour les Possesseurs, & de convoitise pour ceux qui en étoient privez ?

Si on trouve à propos de faire honneur de cette Confédération aux besoins qui pressoient les Homes, aux imperfections & à la diversité des apétits de la Nature humaine ; si, suivant quelques uns, les réflexions de quelques sages Législateurs, ont fait atrouper quelques Familles ; s'il est vrai, suivant d'autres, qu'originellement l'Home

& les animaux picoroient les mêmes baïes, & croquoient le même gland, & que pour avoir une meilleure part aux fruits de la Terre, l'Homme se soit joint à un autre Homme; que ce soit enfin, l'observation de l'utilité ou une impression dominante & antérieure à ce sentiment, qui les ait disposé à s'unir, il sera toujours facile de remarquer, que le premier mobile, dans ces formations de Sociétés, étoit la disparité des Biens.

Les démêlés presque inévitables entre des Nations voisines, la jalousie contre un Peuple plus puissant, un esprit inquiet & remuant, des inclinations martiales & le desir de s'agrandir donèrent occasion à des Guerres, qui souvent se terminoient par l'assujettissement entier des vaincus, dont les biens passaient sous le pouvoir des Conquérans & grossissoient leurs Domaines.

La Victoire avoit des suites différentes, selon la diversité des intérêts ou du caractère des Vainqueurs, qui pour l'ordinaire, se regardant come absolument Maitres des Vaincus, les dépouilloient eux & leurs Enfans, de leurs biens & de leur liberté, les réduisant à l'esclavage. Par là le Genre humain se trouva partagé come en deux espèces d'hommes, les Libres & les Serfs, les Maitres & les Esclaves; par conséquent

les Biens se trouvoient différemment partagés. La différence de richesses étoit inséparable de cette diversité de Conditions.

Où placera-t-on donc le Siècle de l'Égalité ? C'est ce que je ne fais point : On seroit bien embarrassé de le déterminer. Je n'ignore cependant pas, qu'on prétend quelle a réellement existé dans la République de *Lacédémone*. On ne manquera point de me citer ce trait d'Histoire, pour me prouver qu'elle a eû lieu chez les anciens. *Lycurgue*, me dira-t-on, pour établir cette charmante égalité, partagea & distribua toutes les Terres en autant de portions égales, qu'il y avoit de différens Particuliers dans la *Laconie*, & après avoir décrié toutes les Monoïes d'or & d'argent, il ordonna qu'on ne se serviroit que de Monoïe de fer, d'un si grand poids & d'un si bas prix, qu'il falloit une Charrette à deux bœufs pour porter une somme de dix Mines, c'est-à-dire de 500. Livres de *France*, & une chambre entière pour la ferrer.

Cette objection est considérable, au moins le paroît-elle, du premier abord ; mais si on veut un peu l'aprofondir, je suis persuadé qu'elle le paroîtra moins.

Je ne nierai point que la Loi qu'on vient de lire n'ait fait partie du plan que s'étoit formé *Lycurgue*, dans l'institution de sa

République ; mais je crois qu'il m'est permis de douter de son exécution. Plus d'une personne entrera dans mon doute , si on veut faire attention :

Prémièrement , à la Contradiction manifeste , qui paroît dans le trait d'histoire cité, lors qu'après avoir dit que *Lycurgue* partagea toutes les Terres de *Lacédémone* en neuf mille portions , qu'il distribua aux neuf mille Habitans , qu'il y avoit alors dans cette Ville , les Historiens ajoutent , qu'on assignoit à chacun des Enfans de *Sparte*, d'abord après sa naissance , & la Visite qui lui étoit faite pour décider de son exposition ou de sa conservation , à raison de la vigueur ou de la foiblesse de son Corps , on lui assignoit , dis-je , pour son héritage une de ces 9000. portions , que le Législateur avoit arrangé , pour les Habitans , lors de son établissement.

Le nombre des Citoïens étoit-il donc toujours & constamment le même ? Ne passoit-il jamais celui de 9000. Comment peut-on comprendre la possibilité de cet établissement ? Et en me fondant sur ce principe que *qui in parte peccat , in toto peccare potest* , ne suis-je pas autorisé à révoquer ce trait d'histoire en doute ?

Peut-on concevoir ensuite, qu'on ait pû persuader aux plus riches & aux plus opu-

lens Citoïens de *Sparte*, de se dépouiller subitement de tous leurs biens, de renoncer tout d'un coup à tous leurs revenus, de se confondre en toutes choses avec les plus pauvres & les plus misérables, de s'assujettir & se soumettre à une manière de vivre très dure & très gênante, de s'interdire enfin l'usage de tout ce que les Hommes ont accoutumé de regarder come faisant la douceur & la félicité de la vie ? Non, il seroit absurde de se le persuader : C'est cependant de quoi on veut que *Lycurgue* soit venu à bout ; mais, c'est aussi de quoi, je prends la liberté de douter. L'exécution de ce plan de *Lycurgue* me paroît impraticable, & je m'assûre que quiconque voudra y bien penser, se déclarera de mon parti.

A suposer même, ce que je ne crois point, que ce partage aît été exécuté à la lettre, quelles n'en dûrent pas être les suites ?

La disparition de l'ancienne Monoïe, l'usage de la nouvelle & le partage égal des Biens, ne dût-il pas chasser de *Sparte*, tous les Arts & toutes les Sciences, à la réserve de l'Agriculture, parce que les Ouvriers ne dûrent plus trouver aucun moyen de se défaire de leurs Ouvrages ; les Savans ne pûrent plus s'occuper, qu'à faire va-

loir leurs Champs & l'industrie manquant de besoins, ne dût plus avoir de Partisans.

En continuant de supposer la réalité de ce partage, combien n'y avoit-il pas d'injustice dans la Loi qui l'avoit établi ? Combien de défauts dans l'exécution ? Combien d'irrégularité & de vices dans tout le Système de Politique de *Lycurgue*.

Comment concilier ce partage égal de Biens, avec cette Loi de la Nature, qui défend d'ôter à l'un, ce qui lui appartient, pour le donner à un autre ? C'est pourtant ce qui dût arriver pour lors.

Tout le blâmable & le vicieux, qu'on voit dans le plan de gouvernement, établi par *Lycurgue*, seroit une raison suffisante, pour que son exemple ne dût être ni admiré, ni adopté, lors même qu'on pourroit prouver son accomplissement : Car, outre ce que j'ai déjà remarqué, qu'il dût bannir les Arts & les Connoissances, & engager dans l'ignorance par la barbarie & la grossièreté, qui sont les suites des Loix, qui détruisent l'Industrie, la Science, l'Emulation &c. qui ne seroit de plus, choqué de l'injuste & barbare Coutûme d'exposer & de prononcer un arrêt de mort, contre les Enfans qui avoient le malheur de naître avec une Complexion foible & délicate ? Le Législateur n'étoit-il pas, à

cet égard , un Usurpateur du droit que le seul Créateur a sur la vie des Homes ?

Combien n'étoit pas encore vicieuse & blâmable cette autre Loi de *Lycurgue*, par laquelle l'Esprit & le Cœur des Enfans étoient absolument négligez , pour n'avoir soin que du Corps ?

Quel affreux défaut aussi , dans ces mêmes loix , que la barbarie & la cruauté dont on usoit envers les Enfans , en les faisant souvent expirer sous les Coups, pour les acoutumer à la patience ?

Une dernière remarque enfin , qui saute aux yeux de chacun & qui achève de démontrer l'absurdité de ce gouvernement , c'est le loisir excessif dont on y jouissoit , par cette Loi de passer dans loisiveté tout le tems de la vie. Dans combien de désordres un tel Loisir ne devoit-il pas plonger des Homes toujours désœuvrés , sans occupation & sans travail ?

De ces différentes observations ; il résulte , que les vices & les imperfections monstrueuses du Gouvernement institué par *Lycurgue* ne pourroient permettre qu'on le prit pour modèle , lors même qu'on pourroit suposer , qu'il ait operé une égalité parfaite ; ce qui sûrement n'est jamais arrivé.

Mais, il ne fufit pas de faire voir, que l'égalité des Biens n'a jamais eû d'existence. On pourroit lui en donner une, me dira-t-on, & il faudroit par tous les efforts dont on peut être capable, amener tous les Homes à un niveau parfait, à une communauté qui les égale tous.

L'entreprise est grande; il est beau de réformer généralement toutes les Nations, puisque toutes ont eû la foiblesse d'admettre, avec les différens degrez de la subordination, de la diversité dans les Conditions.

La République de *Platon* & l'Utopie de *Thomas Morus*, nous font des garands que ces deux grands Homes auroient goûté ce projet d'égalité: Mais ni eux, ni tous ceux qui successivement peuvent avoir formé les mêmes plans, n'ont pû y réussir: Et pourquoi? Parceque l'exécution en est à coup sûr impraticable, & que la Société y feroit plus de perte que de gain: C'est ce qu'il me reste à faire voir.

Pour cet effet, laissons l'esprit humain faire des projets d'égalité & de réforme, & convainquons ceux qui murmurent sur leur peu d'efficace, que cette disproportion prétendue dans le partage des richesses est fort bien, & même au mieux; que l'homme pauvre & l'homme riche sont tels qu'ils doivent être; & que de cette bigarure

d'états, de fortunes & de conditions, tant mauvaises que bonnes, il résulte même, abstraction faite des sages vues de la bonne Providence, une variété d'arrangement, qui enrichit la Société.

Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à considérer que l'envie & la vanité ne feroient subsister avec l'Egalité, & que ce sont cependant ces deux défauts, qui font fleurir les Arts & les Sciences.

Me dira-t-on, à ce sujet, par une suite du raisonnement du fameux *Genevois*, qu'on pourroit s'en passer? Je répondrai par quelques lignes tirées d'un Ouvrage des plus universellement goutez. „ Les arts, y dit-
 „ on, contribuent infiniment au bonheur
 „ des Homes. Ils resserrent les liens de la
 „ Société & la Société est un bien. Ils
 „ adoucissent les Mœurs, ils arrachent
 „ l'Home à l'oisiveté & par conséquent à
 „ tous les vices. Tous les Arts sont des
 „ plaisirs, & par là des instrumens de
 „ bonheur. Anarchie ou Despotisme, par
 „ tout où les Arts ne sont pas cultivez.
 „ L'Europe est plus vertueuse, depuis
 „ qu'elle est plus éclairée. . . . Il faut
 „ bien que les Arts soient nécessaires à nô-
 „ tre bonheur, puisque la Nature nous
 „ a donné un goût si vif pour eux, qu'elle
 „ nous en a fait des besoins. „

Or tous ces Arts disparoitraient incontestablement , si l'égalité des biens étoit établie. Les trois quarts des Artisans manqueroient d'occupation , parce qu'il n'y auroit plus de riches Seigneurs, qui pussent leur en procurer. Resteroit il quelqu'un de ces Métiers , qui ont plutôt leur fondement sur le luxe & sur le faste , que sur la nécessité ? Non , sans doute ; mais ce ne seroient pas encore là les seuls artisans qui manqueroient d'occupations. Il y en auroit un nombre infini d'autres , qui auroient tout lieu de gémir du changement , puisque les Homes , renonçant à la vanité & à la prodigalité , se passeroient & ne feroient plus aucun usage des trois quarts de leurs Ouvrages , qui n'ont d'autre emploi que le superflu. L'Egalité entraineroit avec elle la paresse & détruiroit l'industrie. Les plaisirs & les douceurs de la Vie , l'aïse & le repos devenant trop comuns , perdroient entièrement leur prix & leur mérite.

D'ailleurs , les vicissitudes de la Fortune sont nécessaires dans la Société. Les hauts & les bas , ressemblent à une rouë , qui en tournant met en mouvement toute la machine.

„ Les Philosophes , qui savent pénétrer
 „ dans la nature des choses , dit l'ingénieur

„ *Mandeville* , considèrent les vicissitudes
 „ qu'on remarque dans la Société Civile ,
 „ du même œil qu'ils envisagent l'élevé-
 „ ment & l'abaissement des poumons.
 „ Ils remarquent que ce dernier état , fait
 „ tout aussi bien partie de la respiration
 „ que le premier , & qu'ainsi le soufle
 „ inconstant de la Fortune qu'on ne sau-
 „ roit fixer , est au Corps politique , ce
 „ que l'air , si facile à être mis en mouve-
 „ ment , est à une Créature vivante. „

Il est donc dans l'ordre & nécessaire au
 maintien de la Société, qu'il y ait de la
 variété dans les Conditions , & c'est là ce
 que cette seconde partie devoit démontrer.

Il résulte maintenant , de tout ce que
 j'ai dit , que chacun doit être content de
 l'emplacement où il se trouve dans ce
 Monde , sans murmurer sur son état , sans
 envier le sort des Riches & sans mépriser
 la condition des Pauvres , puisque

. *La sage Providence*
Aux différens Humains , ses divers dons dispense ;
 L'Esclave le plus vil , le plus vil Artisan
 Des Sueurs de son front , nourrit le Courtisan ;
 Utiles à leur tour , usans de l'abondance
 Les Grands du Laboureur soulagent l'indigence.
 Ne méprisez donc point l'Esclave avec dédain
 Riches , prêts vous mieux au but du Souverain

*Vôtre orgueilleux mépris aux Pauvres fait injure,
Ils tiennent come vous un rang dans la Nature :
Vos travaux & les leurs tendent à même fin,
Ils entrent de concert dans le secret divin,
Et la Mort abataut le Sceptre & la Houlette
Toujours vient rétablir l'égalité parfaite.*

Singula quæque locum teneant fortita decenter.

HOR. A. P. v, 92.

M



MEMOIRE HISTORIQUE

*Concernant Mr. CONSTANT DE REBECQUE,
Lieutenant Général & Colonel d'un Régiment
Suisse au Service de L. H. P. Dé-
cédé à Laufane le 16^{me}. Janvier 1756.*

LES Hommes en général se conduisent beaucoup plus par des exemples que par des principes ; & entre les exemples de valeur & de conduite qu'on présente à un jeune Homme , ceux que l'on tire de sa Nation sont toujours pour lui les plus efficaces & les plus touchans. C'est en quelque façon servir la Patrie , que de conserver la Mémoire de ceux qui l'ont ou servie ou illustrée ; celle en particulier des Actions de leur Vie , qui les rendans dignes d'éloges , en font par là même des objets d'émulation. C'est dans cette

vüe que l'on donne ce Mémoire, come un Monument à la gloire d'un Home, qui a fait honneur à sa Famille & à sa Nation.

SAMUEL CONSTANT *De Rebecque*, Seigneur d'*Hermenches*, Gentilhomme du Canton de *Berne en Suisse*, étoit d'une ancienne Famille noble du Pais d'*Artois*, où elle possédoit plusieurs Terres & entr'autres celles de *Rebecque* & de *Prouville*, qu'elle abandonna pour la Religion, dans les Guerres du *Duc d'Albe*. Cette Maison avoit fourni des Chevaliers de *St. Jean de Jérusalem*, des Chefs d'Escadre, & fut décorée de diverses Dignités au Service de la Maison d'*Autriche*. Mr. *Samuel Constant* nâquit à *Lausanne* sa Patrie, le 26. Novembre 1676. de *David Constant de Rebecque*, Professeur en Théologie dans l'Académie de cette Ville, & de *Marie Colladon*, Fille d'*Esaïe Colladon*, premier Syndic de la République de *Genève*, d'une Famille Noble sortie de *France*. Dès sa jeunesse il se voua aux Etudes, pour suivre les traces de son Père, & les poussa dans les Académies de *Zurich*, de *Berne*, de *Lausanne* & de *Genève*, au point qu'en 1699. il étoit en état d'être consacré: Mais propre à tout ce qu'il vouloit entreprendre, & sentant des dispositions pour les Armes, il se rendit aux sollicitations de son Frère *Marc Rodolphe*

Constant, qui après avoir été Aide de Camp du Comte de Frisen & Capitaine dans le Régiment d'Oost Frise, au Service de Hollande, étoit alors Secrétaire des Suisses auprès du Comte d'Albermale leur Colonel Général, auquel il s'étoit attaché. Ce Frère s'étoit attiré l'affection & la confiance du Roi GUILLAUME III. qui ayant reconnu en lui un Génie supérieur & de grands Talens, l'employoit dans les Affaires les plus importantes, & lui donna la charge de Receveur Général de ses Domaines à *Willemstat* come un bénéfice, sans qu'il fut obligé de le desservir. Quoique né sans Ambition, d'un Esprit philosophe & d'un désintéressement peu ordinaire, son mérite lui promettoit une Fortune brillante, lorsqu'il mourut âgé de 33. ans.

Mr. *Samuel Constant* comença sa carrière par un Drapeau, dans le Régiment Suisse de *Lockman* en l'année 1700. Son Génie & ses Qualités militaires ne le laissèrent pas languir longtems dans cet Emploi. Dans moins d'une Année, il fut Enseigne, Sous-Lieutenant & Lieutenant. En 1701. *Milord d'Albermale* le plaça dans son Régiment come Capitaine Lieutenant, & au commencement de 1703. il fut fait Capitaine Comandant des Grenadiers. C'est en cette qualité qu'il se trouva cette même année à l'attaque des
Li-

Lignes de *Hecken*, au Combat d'*Eckeren*, aux Sièges de *Huy* & dt *Southlewe*.

En 1704. il fut du bombardement de *Namur* & de plusieurs Détachemens durant la Campagne.

En 1705. il fut du second Siège de *Huy* & de l'ataque des Lignes & Postes sur la *Démer*, ou il s'atira d'une façon particulière l'attention & l'estime des Généraux.

En 1706. il dona de grandes preuves de bravoure à *Ramilies* où il sauva *Mylord Malbrough* par une Action également habile & valereuse. Il fut ensuite aux Sièges de *Menin*, d'*Ostende* & d'*Ath*.

Quoique la Campagne de 1707. ne produisit pas des événemens considérables, cela ne l'empêcha pas de se faire remarquer par ses conoissances, son activité & son intelligence dans tout ce qui avoit raport à son Métier : Ce qui engagea sans doute *Mylord d'Albermale* à le demander pour son Ajudant-Général.

En 1708. il passa l'*Escaut* avec les premières Troupes qui engagèrent la Bataille d'*Oudenarde*. Il servit ensuite avec distinction au Siège de l'*Isle*, marchant aux Attaques avec les Grenadiers, & faisant au sortir de là, son Service d'Ajudant Général. L'Hiver suivant il fut à la prise de *Gand*, & en 1709. au Siège de *Tournay*, faisant tou-

jours avec la même activité, son double service.

Après ce Siège L. H. P. lui donèrent une Compagnie Suisse. Il servoit come Ajudant Général à la Bataille de *Malplaquet*, où se mettant à la tête d'un Bataillon, qui avoit perdu ses Chefs, il força les Retranchemens. Il fut ensuite du Siège de *Mons*. En 1710. il fut détaché pour la prise de *Mortagne* & fut des Sièges de *Douai*, *St. Venant*, & *Aire*. En 1711. Il fut de celui de *Bouchain*. En 1712. il fut de l'Expédition pour bruler les Fauxbourgs d'*Arras*, au Siège du *Quesnoy*, au Fourage de *Valenciennes*, & enfin à la Bataille de *Denain*, où il fut fait prisonnier, combattant à la tête d'un Bataillon pour dégager *Mylord d'Albermale*. Il fut conduit en *France*; il y reçût avec les témoignages les plus flateurs d'égard & d'estime, la permission de passer en *Suisse*, où il aprit qu'il avoit été fait Major du Régiment Suisse d'*Albermale*.

La répugnance marquée qu'avoit Mr. *Constant* à parler de lui même & des Actions qui pouvoient lui doner le plus de lustre, nous laisse sans détails sur ce qui le concerne pendant cette longue & glorieuse Guerre. On n'en a trouvé des traces que dans ses Livres d'ordre, dans le tems qu'il étoit Ajudant Général, & l'on n'a sù du fait particu-

lier de la Bataille de *Ramilies* que ce que *Lamberti* en a dit dans ses *Mémoires* ; & ce qu'écrivit a ce sujet *Mylord Marlborough* a *Mylord d'Albermale* dans une Lettre que la Famille a recouvrée en Original.

Mr. *Constant* employa le tems qui suivit la Paix d'*Utrecht* aux occupations les plus essentielles de son état, soit pour le Service en général, soit pour l'avantage du Service des *Suisses* en particulier. D'un côté son bon Esprit, joint à la parfaite connoissance qu'il avoit de la constitution du Service de sa Nation & de ses privilèges, de l'autre les relations qu'il soutenoit avec les Persones les plus puissantes de la République de *Hollande*, lui attirèrent un degré de considération, qui influa sur le bien être des différens Corps *Suisses*, & en particulier sur ceux dans l'Etat Major desquels il étoit. Les Corps qu'il a comandé ont toujours été cités come des Modèles d'ordre & de bone discipline. Il fut toujours appellé & consulté sur tous les cas difficiles qui se présentèrent, & éprouva toujours la même confiance tant de la part des Maitres qu'il servoit, que des Chefs de sa Nation. Il fut mandé plusieurs fois de chez lui pour des Conseils de Guerre, & y présida quelques fois hors de son rang. L'an 1717. sa Compagnie fut avouée par LL. EE. du Canton de *Berne* & dût sa conservation,

dans les Réformes qui se firent , à l'affection & l'estime personnelle qu'on avoit pour lui.

En 1725, il fut fait Lieutenant Colonel du Régiment de *Chambrier* dans lequel il avoit passé, contre le gré de Milord d'*Albermale*, qui vouloit le conserver dans le sien. En 1727, il fut Colonel Comandant, & peu de Mois après ce Régiment lui fut donné pendant son absence, malgré les obstacles qui s'y rencontroient, & ce Régiment a dès lors porté son nom.

En 1742, il fut fait Officier Général, & employé en 1743, sur le *Meyn* avec les Troupes auxiliaires, que les Etats y envoiérent. En 1744, Il servit dans l'Armée de *Flandres*; il marcha en *Allemagne* avec les Troupes, qui formèrent l'Armée de la *Lahn* & les joignit en 1745, à l'Armée *Impériale*, où il fut reçu très gracieusement de LL. MM. L'Empereur voulut le présenter lui même à l'Impératrice, & le fit en ces termes: *Madame, voilà un de nos bons Amis que je vous présente.*

Il étoit à peine de retour dans les *Pais-Bas*, qu'il fut envoyé pour comander à l'*Ecluse* en *Flandres*, d'où il fut tiré pour la Campagne de 1746. Quoiqu'il souffrit beaucoup des infirmités que lui avoient attiré la Campagne & les Marches d'Hiver de l'Année 1744, il fut apellé l'an 1747, à comander

dans *Grève*. En 1748. il fut fait Lieutenant Général & comanda dans *Bois le Duc* avec un Lieutenant Général sous ses ordres , pendant tout le tems que l'on craignoit pour cette Place. Dès que la Paix fut conclüe il demanda à se retirer chez lui , préférant une vie privée & tranquile , aux avantages d'un Gouvernement qui lui étoit assuré. Le Prince *Stathouder* en lui acordant cette permission , le gratifia des Apointemens de Général. Il ne négligea point cependant les soins qu'il devoit à son Régiment. Jusqu'aux dernières Années de sa vie , il fit des Voïages pour en prendre l'inspection. Il faisoit toujours ses Dépêches lui même , & veilloit de loin come de près au maintien du bon ordre , des Privilèges , & du bien être de ce Corps , avec une atention , une sagacité & une exactitude sur laquelle il ne se relacha jamais. Enfin une Maladie violente & de plusieurs mois le conduisit au Tombeau le 16. Janvier 1756.

Le Caractère de Mr. Le Général *Constant* étoit une droiture qui l'atachoit invariablement à la Règle. Il avoit l'Ame élevée , & se faisoit une étude sérieuse de s'affranchir des foiblesses & des préjugés. Quoiqu'il ne pût méconoitre ses talens , il se conduisoit souvent come s'il les eût ignorés. Sa modestie

étoit telle , que hors les cas de **Devoir** , il fuioit les occasions de se faire remarquer. Il falloit le chercher dans la Foule , lorsque ses Lumières , son Expérience & son Génie le rendoient nécessaire , & il y rentrait auffi tôt qu'il lui étoit possible ; come s'il se fut trouvé déplacé dans le chemin des honneurs , ou lorsque son mérite lui atiroit les plus justes distinctions. Il avoit l'Esprit vif & pénétrant dans les Affaires ; solide , judicieux & philosophe dans les Entretiens sérieux ; animé & agréable dans le comerce de ses Amis ; orné par des Lecteurs variées & choisies , beaucoup au delà de ce qu'on pouvoit attendre d'un Militaire ; & cultivé par l'usage du grand Monde.

Sa Mémoire étant des plus heureuses , sa Conversation étoit également instructive & intéressante. Il étoit vrai , & aprochoit des Grands avec une noble assurance. Discrèt & réservé avec ses Egaux ; affable & d'une Equité scrupuleuse avec tous ceux qui se trouvoient sous ses ordres ; frugal & ennemi de toute sorte de faste ; secourable , bienfaisant & empressé à obliger. On ne l'a vû se démentir sur aucun de ces points. C'est un témoignage que lui rendoient & ses Concitoyens & les Etrangers. La Religion qu'il avoit soigneusement étudiée & dans laquelle il étoit très affermi , le soutint

jusqu'à ses derniers momens, & lui fournit, dans sa longue & douloureuse maladie, les plus solides Consolations.

Mr. le Général *Constant* a eû de son Mariage avec la Fille de Mr. le *Baron de Bercher* 4. Fils qui ont tous suivi la profession des Armes, & une Fille mariée a Mr. le *Marquis De Gentils*, premier Baron de *Xaintonge*, ci devant Colonel au Service de l'Empereur *Charles VII.*

La Famille de Mr. le Général étoit encore plongée dans l'affliction que lui causoit la perte d'un Chef aussi respectable, lorsqu'il plut a la Providence de l'augmenter encore, par la Mort du second de ses Fils Mr. *Philippe Constant* décédé à *Lausanne* le 15. Juin de la même Année, d'autant plus regrettable, qu'il étoit un exemple rare de mérite, & que l'on voioit en lui l'assemblage (peu comun à son âge) des Vertus civiles & militaires. Il n'avoit pas 20. ans lorsqu'il fut pris les Armés à la main, à l'Assaut du Chemin couvert d'*Ypres*, où il s'atira l'attention & les éloges des ennemis même. Dans toutes les Campagnes de cette dernière Guerre, il fit paroître toute la valeur la capacité & l'aplication à son devoir que l'on peut attendre d'un Officier conforme. Il fut extrêmement remarqué à la Bataille de *Rocoux*, & à l'Afaires qui la

précéda. Il augmenta la bone opinion qu'on avoit de lui pendant le Siège de *Bergen-op-zoom*. Il y fut fait prisonnier après une résistance opiniatre à l'assaut du Fort de *Pinsfen*. D'abord après son échange en 1748. il obtint une Compagnie *Suisse* dans le Régiment de *Graffenried*, dont il fut fait Major & Lieutenant Colonel en très peu de tems. C'est là que dans un âge où tout sollicite au plaisir, on l'a vû servir de Guide & de Modèle à une jeunesse brillante, qui se trouvoit sous ses ordres; mériter l'estime, la confiance & la considération de ses Anciens en âge & en Service; montrer des Talens supérieurs, en contribuant par ses soins à faire de 2400. Recrues un Régiment, qui une Année après surpassoit d'anciens Corps par sa belle Manœuvre & sa bone discipline. La Réforme de ce corps due à des raisons de politique, causa au Défunt un très vif chagrin, qui à la suite des fatigues & des peines qu'il avoit prises, altéra beaucoup son tempéramment. Cependant il ne resta point oisif, & fut mis à la tête du Régiment de *Cornabé* come Colonel. Il y confirma les impressions qu'il avoit données de ses talens & de son génie, au point que le *Général Cornabé*, si bon connoisseur & si estimé lui même, en fit son intime Ami.

Mr. *Constant* fut établi dans ce Corps,

avec le plus grand succès, une discipline sévère, une subordination la plus exacte & une œconomie nouvelle; cimenter l'amitié & la décence entre tous les Officiers, leur rendre le comerce doux & la Société aisée & agréable. Ils le respectoient & le craignoient en l'aimant tendrement. Il faisoit le bonheur & la joie de tous ceux avec qui il avoit des relations à soutenir, & sa mort prématurée, qui a causé la plus vive douleur à sa Famille, a été en même tems une perte sensible pour les Amis, pour l'Etat qu'il servoit avec zèle, & pour sa Patrie. L'on ne sauroit trop regréter ceux qui honorent l'humanité par leurs Vertus, & qui ne font pas moins honneur à leur Nation par l'union des Talens & des Qualités, qui peuvent faire un jour les grands Homes.

E P I T A P H E

De Mr. le Général CONSTANT.

H. J.

SAmuel CONSTANT De Rebecque
Daus. in-Hermenches & Villarmendraz

Antiq. & Nob. Artesia Familia oriund.

Civis Lausan.

Legion: Helvet. Tribunus

Exercit. Batav: Legatus

Stipend. LV. meruit.

Hujus Fortitudinem

Eckeren, Ramilies, Oudenarde, Malplaquet, Denain

Campi

Hui, Menin, Ostende, Ath, L'Isle, Tournay

Mons, Douai, St. Venant, Aire, Bouchain Quesnoy

Obsidiones testantur.

Batav. Copias bis ad Rhenum duxit

Gravia, Slusia, Silva Ducis praesuit.

Pace restituta

Honores suscipere ulteriores nolens

Domi secessit

Vixit Ann. LXXIX.

Obiit Lausan: Die III. Non: Jan. MDCCLVI.

Viro

Pio, litterato, benefico, Memoria digno

Amor & Veneratio

P. P

E P I T A P H E

De Mr. Philipe CONSTANT Colbnel en
Hollande

M. S.

Nob. Philipp : German. CONSTANT De Rebecque
Legion. Bataw. Tribun.

Famâ jâon tûm insigni parta

Hunc

Patriâ , Familiâ , Militibus , Amicis

Carum

Raris animi dotibus Illustrem

Immatura morte , Heu ! ereptum

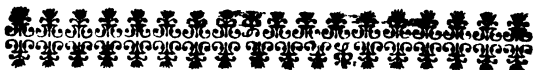
Flent omnes.

Decessit die 15. Jun : Anno CI^oDCCLVI.

Ætat. XXXII.

Daus in Hermenches Frater

Posuit.



NOUVELLES ACADEMIQUES.

L'Académie de *Zurich*, la Faculté de Théologie de cette Ville là, & en général le Monde favant ont fait une perte considérable en la Personne de Mr. le Chanoine *Jean Jaques Zimmermann*, décédé à *Zurich* le 30. Novembre dernier. Il étoit né le 10. Décembre 1695. de feu Mr. *Henri Zimmerman*, très habile Chirurgien, & de Mad. *Anne Roublin*, deux Personnes d'un vrai mérite, mais dont les Facultés étoient si modiques, qu'il falloit tous les Talens de leur Fils, pour le mettre en état de parvenir à une réputation brillante. Ils eurent la satisfaction de s'apercevoir de bone heure, qu'il étoit doué d'un génie tout à fait propre aux Sciences & en conséquence, ils le vouèrent aux Etudes.

Son goût l'auroit porté à embrasser la Chirurgie : Il accompagna même son Père dans la dernière Guerre du *Toggenbourg*, en qualité de Chirurgien des Troupes de *Zurich*. A son retour, ses Parens le déterminèrent à se voüer à la Théologie & il s'y apliqua avec une ardeur infatigable.

Il fut admis au St. Ministère en 1715. Il

se rendit ensuite dans l'Université de Brême , pour se perfectionner dans ses Etudes & pendant 2. Ans qu'il y séjourna , il sût mettre à profit les fréquens Entretiens qu'il eût avec les célèbres *Jungst* , *Lampe* , *Haase* & autres Savans. Mr. *Jungst* écrivant à M. *Nuscheler* , le 25. Août 1719. s'exprime ainsi sur le compte de M. *Zimmerman* : *Zimmermannus noster, rerum suarum satagit, undiquaque diligentia, morumque concinnitate commendandus; interim cum corpusculi imbecillitatibus nonnihil conflictans, quamquam robustiores vires promittens idemtidem* : Et dans une autre Lettre du 31. Juillet 1720. il dit : *Zimmermannus noster sine facto ad Batavos diverticulo, recta via Tigurum repetit. Fuit is toto commorationis suae tempore & in studiis, ut solitus fuerat, indefessus & in omni conversatione sceleris scandalique purus. Quin saepius publicè sacra fecit verba, non sine edificatoine & plausu Auditorum &c.*

En revenant dans sa Patrie , il fit conoissance avec M. le Chancelier *Pfaff* & M. le Bourguemaitre d'*Uffenbch* , avec lesquels il a toujours entretenu une Correspondance savante. De retour à *Zurich* , il chercha à se rendre utile aux jeunes Etudiens en les instruisant avec succès. En 1731. on lui conféra une Chaire de Professeur en Droit naturel & enfin en 1737. il fut fait Professeur

en Théologie & Chanoine de l'Eglise Cathédrale de *Zurich*. C'est dans cette Place qu'il donna essor à ses Talens & qu'il travailla à transmettre aux Théologiens qu'il étoit appelé à former, ses rares Connoissances & ses excellentes Vertus.

On doit ranger Mr. *Zimmerman* dans la Classe de ces Théologiens doux, modérés, tolerans & humbles: Amateur de la Vérité, il ne s'entêtoit point de ses opinions, & étoit toujours prêt à se rendre à l'Evidence. Il acordoit peu à l'Autorité & aux Préjugés; il ne cherchoit que le vrai, mais il vouloit le voir par lui même. C'est sans doute par des Qualités si rares, qu'il s'étoit concilié l'amitié intime de Mrs. *Turretin*, *Osterwald*, *Werensfels*, *Sack*; & autres Théologiens célèbres dans l'Eglise Protestante. Ce n'étoit pas seulement en *Suisse* que l'on favoit rendre justice au Mérite de M. *Zimmerman*, il étoit connu dans les Pais étrangers; & l'Académie Rôiale des Sciences de *Berlin* en donna une preuve, en le recevant au nombre de ses Membres.

L'on a un comencement de Recueil des Ouvrages de M. *Zimmerman*, sous le Titre de *Opuscula Theologici, Historici & Philosophici Argumenti. Tomi prioris, Pars I. & II. 4^{to}. Tig. 1751*. La plûpart des
Pièces

Pièces qui le composent, sont des Dissertations sur diverses Matières de Philosophie, de Théologie & d'Histoire. Il y en a un grand nombre d'autres, dans le même genre, dont on se propose d'augmenter ce commencement de Recueil des Ouvrages de ce célèbre Théologien.

Le Ier. Décembre, on procéda à remplacer M. *Zimmerman*, dans la Chaire de Professeur en Théologie; l'on élut M. le Chanoine *Hagenbuch*, Professeur en Langues Etrangères, qui fut remplacé dans cette Profession, par M. le Professeur J. J. *Kramer*. A la place de M. *Kramer*, on choisit M. J. J. *Escher*, pour la Profession qu'on nomme *Catechèse*, & M. J. R. *Ulrich* remplaça Mr. *Escher*, dans la Chaire d'Eloquence.

L E T T R E

En prose & en vers d'un Curé de Campagne à un Chanoine.

MONSIEUR , dans la Lettre obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , j'ai cru démêler à travers toute la politesse dont elle est assaisonnée , qu'intérieurement vous n'approuvez pas,

Qu'épris par fois de l'ardeur poétique,
 J'ose aller au sacré Vallon
 Mêler ma voix foible & rustique,
 Aux doux accens des Cignes d'Apollon.

Convenez-en , Monsieur , vous trouvez singulier , même un peu ridicule , qu'un méchant Curé de Campagne , condamné par état à vieillir dans l'ignorance & la rusticité , s'amuse vainement à rechercher ses expressions , à cadencer ses phrases ; en un mot à parler , come on dit , la langue brillante des Dieux.

Dans un misérable Village,
 Où , pour aprivoiser quatre ou cinq cens Rustauds,
 Homes par les traits du visage,
 Mais par l'esprit vrais animaux :

La seule espece de langage,
 Dont il faut être instruit & sçavoir faire usage,
 Est le patois afreux que cette gent sauvage
 Parle à ses bœufs, à ses chevaux.

Passé encore, direz-vous, pour un Curé de Ville : C'est à lui qu'il ne doit pas être moins permis de soigner son style que sa figure, & cela pour de bones raisons tirées de la circonstance du temps, des lieux & des personnes. Un Curé de Ville poli, lesté, brillant, même un peu recherché dans sa façon de se mettre, come dans sa façon de parler, use de son privilège ; il n'y a pas là le petit mot à dire ; mais un Curé de Village élégant, disert, ami des Muses, oh ! cela n'est pas tolérable ; c'est réaliser en quelque sorte le conte impertinent d'Apollon, Gardien des troupeaux d'Admète.

C'est tout come s'il alloit
 Accoutré d'une rotonde †
 D'un beau damas violet,
 Avec un petit collet

Du

† *Espece de colerette en forme de mantelet, à l'usage des jeunes Ecclésiastiques de ville. Cette comode invention leur sert, disent-ils, à garantir le collet de leur soutane de l'innondation des graisses odoriférantes, & de la poudre de senteur dont*

Du plus joli goût du monde ;
 Des cheveux sentans l'œillet ;
 De quinze pas à la ronde,
 Taillés & rangés , Dieu sçait,
 Visiter à son chevet
 Quelque pauvre Moribonde.

Vous voïez que je n'épargne pas le Rimeur campagnard , & qu'en interprétant ou dévinant vôtre pensée , il s'en faut beaucoup que je ne cherche à lui doner un tour favorable : Mais pour entrer tout de suite en matière , j'ai trop à cœur de conserver vôtre estime , & même d'obtenir vôtre aprobation sur un leger amusement, auquel je ne me prête que par de très-courts intervalles , pour ne pas essaïer ici de vous en justifier , sinon l'utilité , du moins l'innocence. Si vous croïez ,

Que l'on ne peut avoir quelque goût pour les vers,
 Sans négliger bientôt un travail plus utile ;
 Que , sans cesse égaré dans le vuide des airs,
 Jouet perpétuel d'un délire futile ,

II

ils sont obligés , par état , de parfumer leur chevelure. C'est pour cela qu'ils n'en portent que de soie ; cette étoffe , par le moïen des filamens coto-neux , étant plus propre qu'une autre à retenir le torrent. Note un peu longue , mais nécessaire , pour sauver nos jolis Confrères du reproche de mondanité.

Il n'est point de devoir pressant,
 Point d'engagement legitime,
 Qu'un esprit possède du démon de la rime,
 Ne sacrifie à son penchant;
 Que de Poete à Satyrique,
 Pour peu qu'on ait l'ame peu pacifique,
 Le trajet est court & glissant;
 Qu'un rimeur, en un mot, pour parler sans em-
 blème,
 Souvent n'est qu'un fou qui, pensant
 Que l'art des vers est l'art suprême,
 Croit que tout l'univers, plein d'un respect ex-
 trême
 Pour sa persone & ses talens,
 Doit l'honorer come l'arbitre même
 Et le modèle du bon sens,

Si vous croïez cela, Monsieur, vous
 êtes excusable d'être si fort prévenu contre
 les Vers : Mais cette prévention n'est que
 l'effet d'une erreur, dont-il est facile de vous
 détromper. Les excès que vous mettez
 sur le compte de la poesie, ne sont propre-
 ment que ceux des personnes qui la culti-
 vent, & dont elle ne peut changer les mau-
 vaises dispositions. Regardez donc, si vous
 voulez, les Poetes fainéans, orgueilleux
 ou médifans, avec tout le mépris qui leur
 est dû. Je serai de moitié avec vous;
 mais gardez-vous bien de croire que c'est

leur comerce avec les Mules qui les rend
tels.

Celle dont je fais les loix,
Simple, timide, ingénue,
Parmi les Nymphes des bois,
Vit ifolée, inconue.

Voïez affise au bord d'un clair ruisseau,
Une Bergère innocente & craintive,
Tandis que son cher troupeau
Erre le long de la rive ;
Tout en tournant son fuseau,
Elle unit sa voix naïve
Au doux murmure de l'eau.
Gloire, honneur, rien ne la tente ;
L'unique attrait qui l'enchanté,
Est d'égaïer ses travaux ;
Trop fatisfaite & contente,
Si par hazard les oiseaux,
Gasouillant ce qu'elle chante,
Le vont redire aux échos.

Telle est la Muse qui m'inspire :
Loin des humains, dans un antre écarté,
Sur les arts seuls exerçant son empire,
Et sur tout autre objet exacte à s'interdire
Tout esprit, tout regard de curiosité,
Elle n'a ni la faculté,
Ni l'art, ni le goût de médire.
Si quelquefois dans son loisir,
Elle fait raisoner une simple mufette,

Libre d'ambition , le but de son désir
Est d'écarter l'ennui de sa retraite ,
Et d'y retenir le plaisir.

A la Campagne les jours sont ordinairement de beaucoup plus longs qu'à la Ville. Ici mille bagatelles différentes se succèdent pour remplir l'intervalle, ou même quelquefois dans un besoin pour tenir la place des occupations sérieuses. Là ce n'est pas la même chose, du moins dans une campagne come celle-ci : Point, ou presque point d'objets de distraction, & quoiqu'on fasse, il reste toujours je ne sçais combien de momens superflus qu'on ne sçauroit remplir. A quoi voulez-vous qu'on les emploie, M. l'anti-Poète ?

Au jardin ? je m'y done assez souvent carrière ;
Je sçais *foncer* la bêche & rouler la civière ;
Mais par des temps contraires & fâcheux,
Un Jardinier n'a rien à faire.

Au jeu ? Mais pour jouer, il faut être au moins deux ;
Et dans ce lieu sauvage & solitaire,
Quiconque pense & trouve ailleurs son mieux,
Ne fait pas long-temps ordinaire :

Ainsi que les oiseaux de race passagère,
On arrive au printemps, & d'une aile légère,
Dès que l'automne approche, on s'enfuit avec eux,
A la pêche ? Fort bien ; mais pour toute rivière,

Nous n'avons qu'un ruisseau bourbeux,
 Où les troupeaux, sans le secours des cieus,
 Boiroient à peine une semaine entière.
 A la chasse ? Les fraix en sont par trop coûteux :
 Le matin, avant la lumière,
 Se lever pour courir au loin sur la bruière,
 Surprendre un lièvre alerte & cauteleux
 Retiré sous une fougère ;
 Sur les pas d'un chien vigoureux,
 Galoper tout le jour par des sentiers scabreux,
 Par une chaleur âpre ou des froids rigoureux ;
 Pour revenir le soir, las, sanglant & poudreux,
 Raporter au logis un estomac plus creux,
 Que le fond de sa gibecière ;
 Ce plaisir, s'il le faut traiter de la manière,
 M'a l'air un peu laborieux.
 Or en fait de plaisirs, je n'en fais pas mystère,
 J'ai l'humeur un peu ménagée,
 Et j'incline toujours pour ceux
 Qu'on trouve sous sa main, & qui ne content guère.
 Vous iriez voir, m'allez vous dire, les
 Seigneurs du voisinage, & là, ne fut-ce qu'à
 l'aspect d'une table abondamment servie,
 votre ennui trouveroit à qui parler. Je con-
 viens qu'il est plus d'une maison respectable
 autant qu'opulente, où je pourrois, où je
 devrois même tâcher de m'introduire, &
 dans laquelle peut-être, sans servir d'Agent
 d'affaires, d'Ecuyer ou de premier Valet de
 Chambre, serois-je acueilli avec bonté.

Je fais qu'il est dans ces Contrées
 Des C * * * & des D . . as ,
 Que d'un nom glorieux l'éclat n'éblouit pas ,
 Et chez qui l'honête Home a toutes les entrées.
 Là ne règna jamais ce principe imposteur ,
 Enfanté par l'orgueil , nourri par l'ignorance ,
 Que fans une haute naissance ,
 Il n'est ni Sentimens , ni Vertus , ni Grandeur.
 Là , les Talens & la Sageffe ,
 Sans Aïeux renommés par leurs exploits guerriers ,
 Donent droit & rang de noblesse ,
 Les Vices seuls font roturiers * .
 Là deux Mortelles adorables ,
 A qui pour leurs Vertus dans les tems mémorables ,
 La Grèce eut doné place aux Temples de ses Dieux ,
 Par mille talens précieux ,
 Par un goût fin , un sens juste , admirable ,
 Un caractère égal , invariable ,
 Une douceur charmante , inimitable ,
 Des procédés engageans & flatteurs ,
 Reprennent sur l'esprit cet ascendant aimable ,
 Que jadis mille attraits leur donoient sur les cœurs .

Je fais tout cela , *Monsieur* , & quelque
 goût que j'aie pour un genre de vie libre &
 uni , je vous assure que personne ne seroit
 plus charmé que moi , de fréquenter les
 grandes Maisons , où le goût des Villes se
 trouve réuni à la franchise de la Campagne :

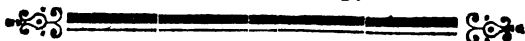
* * Ce Vers se trouve dans la Prose du François à
 Londres , *Le Vice seul est roturier* .

mais il me semble que pour y être à son aise, il faut bien des talens que je n'ai pas, & que je désespère d'avoir jamais.

Dans l'humeur certaine soupleffe,
De l'aifance dans le maintien,
Dans l'esprit de la gentilleffe,
Et des graces dans l'entretien.

Come tout cela me manque jufqu'à un certain point, tout mûrement confideré, je me contente d'offrir fécrètement au fond de mon Cœur mes hommages & mon encens à qui je les dois; ne fortant presque jamais de ma cafe que pour vifiter quelques uns de mes Confrères; mais on ne fauroit toujours fe voir dans le befoin. Quand donc l'ennui vient m'affaillir dans ma folitude, je ne trouve pas d'expédient plus prompt, pour m'en défaire, que de monter au Parnaffe.

Là, fous un Ciel tranquile, où jamais des Hivers
On n'éprouva la tyrannie,
Sous un berceau touffu de Tilleuls toujours verds,
Placé par la main d'Uranie,
J'entens des chaftes Sœurs les sublimes concerts.
Là de mille Chantres divers
La docte troupe reunie,
De mille Oifeaux les tendres airs,
Portent dans tous les Cœurs la joie & l'harmonie.
Là, charmé, fatisfait, oubliant l'Univers,
Je coule, exempt de foins, de regrets & d'envie,
Flaté du feul plaifir d'entendre de beaux Vets,
Les plus doux momens de ma vie.



Q U A T R A I N

Sur Mr. de FONTENELLE.

LA Mòrt de l'illustre Mr. de FONTENELLE
 aiant doné lieu à des Eloges en tout
 genre , en voici un fort abrégé , dans ce
 Quatrain, qui fut fait pour mettre au dessous
 de son Estampe.

*Par de brillans Ecrits pleins de sel , d'agrémens ,
 On vit l'illustre FONTENELLE
 Se faire une Gloire immortelle ,
 En captivant le goût , les graces & le tems.*

L*****.



E N I G M E.

Jadis n'étant conu que des Peuples barbares ,
 Je ne m'étonois pas d'en être tourmenté ;
 Mais par les plus polis aujourd'hui maltraité ,
 Qui puis-je en acuser que les Destins bizarres ?
 Vous ne pourriés , cher Lecteur , endurer
 Le plus leger de mes suplices.
 Quel sujet cependant peut me les attirer ?
 Ma bonté seule & nullement mes vices.
 D'abord l'on me condamne au Feu ,
 Sans autre procédure ,
 Puis l'on se fait un jeu
 De me faire subir une rude torture ;

Ensuite devenu la Victime de l'Eau ;
 De certains corps je soufre le mélange ;
 Mais ce qui doit paroître fort étrange ,
 C'est que dans l'Home enfin je trouve mon Tombeau.

AIGRETTE est le Mot du Logogriphe de
 Février.

T A B L E.

<i>S</i> uite de la <i>Plainte de la Paix.</i>	259
<i>L'Abeille Littéraire VIII. Essai.</i>	288
<i>Suite du Discours sur cette Question: Le Bon- heur est-il plus comun chez les Grands que chez les Petits.</i>	305
<i>Essai sur cette Question Académique: Pourquoi dans la Société a-t-on comunément plus d'indulgence pour les Vices que pour les Ri- dicules ?</i>	317
<i>Sur l'Inégalité des Conditions IIde. Partie.</i>	332
<i>Mémoire Historique concernant M. le Lieute- nant Général Constant.</i>	348
<i>Nouvelles Académiques.</i>	362
<i>Lettre en Prose & en Vers d'un Curé de Village à un Chanoine.</i>	366
<i>Quatrain sur M. de Fontenelle.</i>	375
<i>Enigme.</i>	375